

Marcel Proust
Antoine Bibesco

LETTRES DE MARCEL PROUST À BIBESCO



Antoine Bibesco

Marcel Proust

**LETTRES DE MARCEL PROUST À
BIBESCO**

1949

bibliothèque numérique romande

ebooks-bnr.com

OceanofPDF.com

une
Aucune personne ne comprend, Antonina
D. Koco. Pourquoi il ne vient pas ! Il se
rèveille,
Marcel Proust

Extrait d'une lettre à la comtesse A. de Noailles



Frontispice : Marcel Proust en 1893.

OceanofPDF.com

DÉDICACE

Cher Marcel,

Cela ne te surprendra pas que je publie ces quelques lettres de toi. Tu n'es pas là pour les relire, pour les commenter, tu es avec tant d'absents, avec Reynaldo Hahn, avec Lucien Daudet, avec René Peter.

Nous sommes encore là quelques-uns de tes contemporains : Fernand Gregh, Robert de Billy, Léon Blum, André Gide. Mais nous ne sommes là que pour peu de temps. Comme dit l'inscription du cadran solaire : « Il est plus tard que tu ne crois. »

Mais je sens bien ta présence. Et tu ressuscites les seuls êtres qui ont été mêlés à ta vie et qui ont compté dans la mienne : maman, Elisabeth et Emmanuel. Sans eux je n'existerais pas, je ne compterais pas. Sans eux comme sans toi je n'aurais pas pu porter ce témoignage. Ce sont des absences qui sont des présences. Quelqu'un m'a demandé, en me parlant d'Emmanuel que tu as eu le bonheur de connaître :

— Quand avez-vous perdu votre frère ?

Je répondis :

— Tous les jours.

Divine résurrection du chagrin, temps qui n'a pas dû être perdu pour être retrouvé. Temps impassible, immuable, grâce à quoi tu renais toi aussi.

Aujourd'hui et pour toujours,

ANTOINE BIBESCO.

EN GUISE D'INTRODUCTION

« Antoine Bibesco seul me comprend », a écrit Marcel Proust dans une lettre qui a été publiée neuf ans après sa mort. Cette phrase m'a ravi. Mais elle implique des devoirs.

Pour comprendre la publication de ces lettres, une explication est nécessaire : une explication géographique d'abord. Marcel Proust habitait au 44, rue de Courcelles ; moi j'habitais au 69 de la même rue. Il suffisait de connaître Marcel Proust, même un peu, pour savoir qu'on avait affaire à un des hommes les plus intelligents de cette terre.

Quand je le connus, son accueil charmant m'encourageait à le voir, surtout qu'il était toujours chez lui.

Comment l'ai-je connu ?

Ma mère, éprise de musique, grande virtuose elle-même, était aussi l'hospitalité et la bonté mêmes. Elle s'entourait d'êtres précieux, musiciens, artistes, écrivains. J'ai souvenir de l'avoir entendue jouer à quatre mains avec Saint-Saëns, avec Fauré. Paderewski débuta chez elle, et aussi Enesco, dont elle fit la carrière.

J'étais ébloui, enfant, d'entendre Gounod ou Delibes chantant et s'accompagnant au piano. Anatole France et Jules Lemaître venaient déjeuner souvent à la maison, Pierre Loti chaque fois qu'il passait par Paris. J'ai souvenir de Renan venant signer ses livres, et du crâne de Leconte de Lisle (un enfant avait des difficultés à s'imaginer qu'un poète pût être si chauve), de Maeterlinck, de Doumic, etc.

Parmi ses amis, elle comptait le peintre Bonnat, et de plus jeunes artistes : Bonnard, Vuillard, Aristide Maillol, Cottet et Odilon Redon, Massenet, Debussy, des diplomates comme le prince Ouroussoff,

ambassadeur de Russie, le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie, le comte Wolkenstein, ambassadeur d'Autriche, Monson, ambassadeur d'Angleterre, etc. Je n'énumère pas ses amis français.

Il était naturel qu'un être curieux comme Marcel Proust de la chose sociale ait voulu voir le salon de ma mère.

À l'une de ses soirées, le jeune homme que j'étais vit arriver, légèrement penché, un homme très brun, très chevelu, très pâle, avec des yeux comme de la laque japonaise. Il me tendit la main. Il y a des façons de serrer la main. On pourrait même dire que c'est un art. Il n'y excellait point. Il vous tendait une main pendante et molle (je l'ai souvent taquiné plus tard à ce sujet). Sa poignée de main n'avait rien de plaisant. Je lui montrai plus tard comment il fallait serrer la main avec force.

— Si je suivais ton exemple, objecta-t-il, on me prendrait pour un inverti.

L'amitié avec Marcel ne fut pas immédiate. L'ayant rencontré, je partis faire mon service militaire.

Mais entre-temps, mon frère Emmanuel s'était lié avec lui : l'amour pour Ruskin, pour les cathédrales gothiques opéra la « conjonction ».

Cher Emmanuel, être unique par son intelligence, par des qualités morales et spirituelles et par une bonté, une générosité inégalées s'accompagnant d'une modestie et d'un désir d'effacement qui en faisaient un saint !

C'est un des rares êtres que Marcel ait aimés.

Comme c'est à lui que je dois de connaître Marcel Proust, il n'est que logique que je donne les preuves de la place qu'il avait dans la vie de Marcel, par cet extrait d'une lettre à Marie Scheikevitch :

« Je suis bouleversé par la mort d'Emmanuel Bibesco ; elle ne m'a pas surpris. J'avais tout deviné et prédit depuis longtemps. Céleste et peut-être Morand le savent. J'étais étonné, il n'y a pas huit jours, de l'optimisme de Brancovan et de Beaumont. Je voulais le croire vrai. Mais prévu ou non, un tel malheur n'en brise pas moins celui qu'il aurait dû frapper plutôt qu'Emmanuel. »

Par cet autre extrait d'une lettre à Lucien Daudet :

« La mort d'Emmanuel Bibesco, que chaque nuit je tourne et retourne douloureusement en moi. »

Enfin par une lettre inédite que le fils de ma cousine germaine Hélène de Chimay, le prince Marc de Chimay, a eu la bonté de me communiquer.

Le chagrin de Marcel fera encore mieux comprendre l'amitié de Marcel pour Emmanuel que ces quelques lettres que l'on trouvera plus loin.

OceanofPDF.com

LETTRES
à la princesse de Caraman-Chimay
à Emmanuel Bibesco
et à la princesse Bibesco

1917.

Lettre de Marcel Proust à la princesse de Caraman Chimay, écrite au lendemain de la mort d'Emmanuel Bibesco.

Princesse,

Je n'écris pas bien facilement, à cause de mes mauvais yeux. Et j'ai usé aujourd'hui ce que j'avais de vue pour Antoine.

Mais nous avons trop souvent, vous, Princesse, et moi, parlé ensemble d'Emmanuel, vous m'avez dit sur lui (sur sa bonté, sur son oubli de soi-même, sur son intelligence et sur le plaisir que vous aviez à visiter avec lui les cathédrales) trop de choses délicieuses et toujours vivantes dans mon souvenir pour que je puisse ne pas vous envoyer un mot : je n'ai jamais pu penser à lui sans penser à vous, aussi je ne peux pas le pleurer sans vous associer à mon chagrin, sans vous demander la permission de m'unir au vôtre. Je sais que vous êtes de ces rares êtres, les seuls dignes d'estime et de commisération, en qui les morts continuent de vivre et qui ne peuvent s'habituer à l'anachronisme affreux du souvenir. Je vous ai vue au moment de la mort du prince de Polignac, et je vous imagine aisément aujourd'hui. Je ne voudrais pas vous parler d'une fin que j'ai, hélas, trop tôt et trop précisément prévue. Je voudrais seulement vous dire, si vous n'avez pas eu l'occasion de le voir depuis la mort de son frère, que toutes les bontés qu'Antoine avait reçues d'Emmanuel, il a su, avec une douceur vraiment maternelle, les lui rendre. Je préfère que vous n'en parliez jamais à Antoine,

il avait déjà mal interprété mes paroles, redites par vous au moment de la mort de sa mère. Et d'ailleurs il sait combien j'ai été touché de sa manière d'être avec son frère, le seul jour où j'ai vu celui-ci depuis qu'il était malade. Et encore cela peut-il s'appeler voir ? Antoine, à qui je ne demandais jamais de nouvelles d'Emmanuel parce qu'il ne m'avait jamais dit qu'il était malade, m'a dit un soir qu'il venait me prendre avec Morand : « Tu sais, Emmanuel est en bas, mais il est resté en voiture parce qu'il ne veut pas qu'on le voie. » Quand nous avons été en bas, Emmanuel, sans sortir de sa voiture, a voulu se mettre sur le strapontin, par politesse. Alors j'aurais voulu que vous vissiez l'autorité douce et impérieuse avec laquelle Antoine l'a assis au fond et pour lui montrer que c'était tout naturel, pour lui servir d'écran aussi, a dit : « Les deux frères Bibesco se mettent au fond. » Peut-être je ne sais pas vous faire sentir ce qu'il y avait de grandeur et de douceur là-dedans, mais je sais que si j'avais été obligé de parler à ce moment-là je n'aurais pas pu, la voix se serait étranglée dans ma gorge. Alors Emmanuel, en riant, a dit : « Que le cocher aille à reculons pour que Marcel Proust et Paul Morand se trouvent devant. » C'est la seule phrase qu'il ait dite, mais toute la nuit j'ai pleuré, n'ayant pour témoin que ma femme de chambre qui, aujourd'hui seulement, a tout à fait compris mes larmes de cette nuit-là. Depuis, on m'a donné tant de bonnes nouvelles de lui – Morand avait déjeuné avec lui il y a quinze jours à Londres, Beaumont qui avait visité avec lui une église – que j'espérais que pour une fois dans ma vie je verrais l'avenir tromper mes sombres pressentiments.

Au revoir, Princesse, si je savais vous trouver et ne pas vous déplaire, vous savez que j'aimerais vous voir. Malheureusement ma santé est telle que je ne sais jamais d'avance si je pourrai me lever.

Adieu, Princesse, voulez-vous me rappeler au souvenir du prince et agréer mes hommages de respectueuse et reconnaissante admiration et de bien vif attachement.

MARCEL PROUST.

OceanofPDF.com

Lettres à Emmanuel Bibesco.

De toutes les lettres que Marcel a écrites à mon frère, je n'ai retrouvé que celles-ci.

Les dates indiquées ne représentent que des approximations ou des hypothèses, Marcel Proust ne datant jamais ses lettres. Marcel avait emprunté le Temple enseveli de Maeterlinck.

1904.

Cher Emmanuel,

Vous ne savez pas ce que vous m'avez donné ce soir, ou si vous le saviez vous êtes le plus généreux des mortels pour parler comme Œdipe à Thésée. Le *Temple enseveli* contient des trésors et il n'est qu'honnête que je vous le rende comme quelqu'un à qui on aurait donné un petit sac et qui, voyant, après l'avoir ouvert, qu'il contient des pierres précieuses, croirait impropre de se l'approprier.

Quoi que nous décidions sur le propriétaire final du *Temple enseveli*, il est urgent et amical que je vous l'envoie, que vous me le rendiez, que je vous le retourne et qu'il apporte à chacun, dans un incessant échange avec les méditations de l'autre, la notion nécessaire d'une affectueuse indivision.

Je crains qu'Antoine n'ait pas lu ma lettre.

J'ai reçu sa réponse. Mais j'ai déjà lu l'avenir, ce qui est aussi bien que de lire dans l'avenir, bien que cela n'en donne pas le moyen.

Je vous remercie.

Votre

MARCEL PROUST.

Mon cher Emmanuel,

Je pense qu'il suffit que je vous demande qu'une lettre soit *entièrement confidentielle* pour ne pas craindre, même si vous repoussez ma proposition, que vous la divulguiez. Aussi sans attendre une réponse de vous me promettant le secret, voici :

Vous me rendriez grand service ou plutôt me feriez un *grand* plaisir en me permettant de rendre grand service à quelqu'un si vous consentiez pendant deux ou trois semaines à me dire chaque jour les noms des invités des dîners et même soirées où vous allez. Ils paraîtraient dans le *Figaro* avec ou sans votre nom, mais je crois que la suppression de votre nom aurait l'inconvénient de faire supposer que cela vient de vous et qu'il vaudrait mieux le laisser ; en tout cas personne ne le saura jamais. Je sais que c'est assommant pour vous et n'ose espérer que vous vouliez, mais cela me rendrait bien service. Je crois que je sortirai ce soir, et vous téléphonerai peut-être, mais si vous pouviez tout de suite, par un petit bleu, m'envoyer quelques mentions de ce genre, en assez grand nombre pour la première fois aujourd'hui, des deux ou trois jours précédents, vous me raviriez. Même si vous ne deviez pas continuer dans la suite et si je pouvais les recevoir avant dîner et même mieux avant quatre heures et demie, ce serait encore plus sublime. À ce propos, je songe que je vous interrogeais toujours sur vos fêtes et que vous allez croire que c'était pour ça. Mais, mon cher ami, pas le moins du monde. C'est une pure coïncidence. Naturellement, si vous y glissiez des blagues, des noms faux, vous me causeriez de si grands ennuis que j'espère que vous ne le ferez pas⁽¹⁾.

Votre

MARCEL PROUST.

Cher Emmanuel,

Merci de votre gentille exactitude à me répondre. Je n'ai absolument rien compris à vos raisons, mais je n'ai pas à m'en faire juge, toute demande impliquant la possibilité d'un refus, et elles doivent être excellentes, bien qu'inconcevables, puisque vous êtes le plus gentil et le meilleur des amis. Je ne dirai pas que je suis heureux que vous ayez refusé, parce que je regrette de ne pouvoir rendre service à un ami, mais pourtant je souffrais de demander à votre amitié autre chose que le plaisir délicieux qu'elle me donne et dont je vous suis si reconnaissant.

De cœur à vous,

MARCEL PROUST.

1903.

Dimanche.

Cher Emmanuel,

Si vous pouviez venir *ce* soir (avant onze heures et quart), vous me feriez grand plaisir, je serais heureux de vous voir. Puisque vous êtes si mystérieux et que rien n'y a fait – mais qui change-t-on ? – nous ne parlerons pas du voyage imprévu (cf. le *Retour imprévu*, de Regnard) que vous laissâtes secret dans la crainte bien fausse que je vous veuille accompagner. Mais en tout cas, cher ami, je serais heureux de vous serrer la main, ce qui m'est de moins en moins souvent possible à cause de la triste vie qui m'est faite. Je ne vous demande pas d'apporter le portail de Chartres sur un bras et les tours de Laon sur l'autre, ce qui ne serait qu'un jeu pour

vosre force de titan, qui d'ailleurs se plaît à ces bouleversements héroïques. Mais apportez votre grâce et votre bonne grâce pour réjouir.

Votre

MARCEL PROUST.

Est-ce vous qui avez sonné hier vers minuit ? J'ai cru reconnaître la double croche du premier coup et il n'est pas en effet pour moi plus musicale sérénade que celle qui annonce votre venue, mais j'étais hors d'état d'aller vous ouvrir, tout le monde était couché, et j'ai très vite entendu la porte d'en bas résonner et m'avertir de ce que votre dieu eût appelé en souvenir d'un très mauvais volume de vers : *Bonheur manqué*(2). À ce soir de très bonne heure (neuf heures...).

M. P.

1903.

Cher Emmanuel,

Vous avez sans doute reçu un mot de moi implorant des directions archéologuo-spirituelles pour la Normandie et surtout la Bretagne(3). Si, comme je l'espère, votre réponse n'est pas encore partie, voudriez-vous y ajouter ce renseignement : la tapisserie de la Reine Mathilde, de Bayeux, est-elle une chose vraiment belle et intéressante ? Je suis allé hier à Bayeux et je n'ai pu la voir. Cela vaut-il la peine d'y retourner ? J'ai vu Caen, Bayeux, Balleroy. J'ai toujours pensé à vous deux.

Votre ami dévoué,

MARCEL PROUST.

Grand-Hôtel, Cabourg.

Cher Emmanuel,

Je vous remercie de tout cœur de votre charmante carte, cela m'a fait tant de plaisir que vous ayez aimé le petit article⁽⁴⁾. Vous êtes bien bon de me l'avoir dit. Je suis depuis huit jours à Cabourg (Grand-Hôtel) d'où je vais voir des églises à travers la Normandie. Si vous aviez des paysages ou des monuments à me recommander, vous me feriez grand plaisir. Mais pressez-vous, car je vais bientôt quitter ce pays pour la Bretagne. Il est vrai que là aussi vous pourriez me dire quelques lieux qui vous paraîtraient vraiment émouvants. Vous seriez étonné de me voir tous les jours sur les routes. Mais cela ne durera pas ! Je n'ai pas vu que de belles pierres. Guiche, que l'automobile rend mon voisin, m'a présenté à deux dames qui m'ont fort troublé, à ce point que je n'ai pensé qu'après les avoir quittées que j'aurais pu me recommander de vous, la baronne d'Erlanger et M^{lle} de Saint-Sauveur. L'impression de stupidité que j'ai pu leur produire doit être incroyable, mais, moi, je pense souvent à elles et je les ai trouvées bien charmantes. J'espère qu'Antoine est bien, calme, laborieux, heureux, tout ce que je ne suis pas ! Je n'ai jamais été si agité, si stérile, si malheureux. Mais lui a tant d'avenir devant lui qu'il faut absolument qu'il aille bien, qu'il soit content, qu'il travaille. Je crois que je pourrais lui faire beaucoup de bien, parce que je sais ce qui est bon sans avoir la force de le faire et puis pour moi cela n'a plus d'importance.

Cher ami, je vous aime beaucoup tous deux et vous envoie mes pensées les meilleures ; Victor Hugo disait beaucoup mieux : ma pensée, la chose la meilleure que j'aie en moi.

MARCEL PROUST.

1904.

Nuit de mardi à mercredi.

Mon cher Emmanuel,

J'ai des choses importantes à vous dire. Malheureusement, comme je suis sorti ce soir (c'est même ce qui fait que j'ai des choses importantes à vous dire), je serai demain mercredi (aujourd'hui quand vous recevrez ce mot) en pleine crise et ne pouvant recevoir. Voulez-vous cependant à tout hasard me téléphoner vers neuf heures et demie du soir. Si je suis en état de parler, je pourrai peut-être vous dire de venir. Si le téléphone est chez la concierge, dites-lui de monter me dire que vous êtes au téléphone, si je ne dors pas ou ne fume pas. Mais en tout cas si votre soirée est prise, cela peut parfaitement se remettre de quelques jours.

Je n'ai pas besoin de vous dire que si je dis « des choses importantes », j'entends des choses qui vous concernent ; je sais, hélas, que celles qui me concernent ne sont plus importantes pour personne depuis que j'ai perdu mes parents.

Mille amitiés,

MARCEL PROUST.

Mon cher ami,

Si les Brancovan ne m'ont pas à jamais perdu dans votre estime, voulez-vous une *séance de clôture* où je pourrais voir enfin vos cathédrales, symboles exactement appropriés de votre esprit qui, grave avec les idées et sarcastique avec les hommes, retrouve sans doute dans leurs quatre-feuilles

quelque chose de son dévouement aux unes et de son ironie pour les autres, contient comme leurs chœurs des trésors et des images et dresse vers le ciel son ardent interrogatoire avec un élan dont je n'ai pas encore exactement mesuré la hauteur, mais dont j'admire dans leur puissance et leur foi, dans leur orientation innombrable les jets concertants et multipliés. Mais cette fois-ci c'est vos cathédrales, vos photographies que je veux voir. Mon *Carnet des Heures*⁽⁵⁾, comme intitule un de mes ennemis ses articles, est modifié. Je me lève vers deux ou trois heures, dîne vers quatre heures et si je ne suis pas parti passer l'après-midi à Versailles ou ailleurs quand me viendra, si vous m'écrivez, votre réponse, je pourrai venir à l'heure que vous préférez, de jour tout aussi volontiers. Peut-être ne nous reconnâtrons-nous pas, ne nous étant jamais vus que dans la nuit.

Bien à vous,

MARCEL PROUST.

(Emmanuel avait envoyé une Imitation de Jésus-Christ à Marcel).

Cher Emmanuel,

J'ai reçu tout à l'heure la brochure édifiante et précieuse, cause certaine de la guerre de Chine et qui me rend d'autant plus confus qu'il me sera très difficile de vous la rendre : la ravissante dédicace a le défaut d'être indélébile et si on la voyait dans votre bibliothèque, on croirait que c'est un livre à moi que vous détenez indûment, ce qui serait un comble. Je vous remercie infiniment de ce présent rare et charmant, bien digne de celui qui me l'adresse. Bibesco le Magnifique m'accable des marques subtiles ou superbes de sa bienveillance. Comment pourrais-je enfin la reconnaître et l'en remercier. En attendant, je suis plus reconnaissant que je ne peux dire. Et puisque le Magnifique fait penser aux Médicis, les vers imbéciles et célèbres :

édicis le reçut avec indifférence

comme accoutumé à de pareils présents

expriment un état d'esprit exactement contraire à celui avec lequel j'accueille votre Imitation. J'ai fait sur le saturnisme des réflexions assez profondes et qui vous seront communiquées dans un de nos prochains entretiens métaphysiques. Inutile de vous dire qu'elles sont d'une extrême sévérité. Mais il reste une curiosité philosophique à l'égard des personnes. Antidreyfusard ou Saturnien sont presque les seules choses intéressantes à savoir d'un imbécile.

J'oublie que vous êtes à la campagne et moins indulgent par conséquent au bavardage. « Elle ferait rêver les plus grands parleurs », écrit M. de Balzac (celui du XVII^e). (Il s'agit d'un canal). Aussi je me tais et vous serre silencieusement la main.

Votre bien reconnaissant,

MARCEL PROUST.

1904

Cher ami,

Je vais vous écrire pour vous remercier de votre lettre exquise et de votre gentille invitation pour déjeuner qui est arrivée ici à six heures et demie ou sept heures. Mais je profite de ce que mon concierge fait des courses pour vous faire dire que je suis malade et que si, ce soir, en rentrant du Théâtre-Antoine ou autre – car je n'ose espérer que vous soyez libre plus tôt – vous voulez monter chez moi (avant une heure) vous me ferez grand plaisir. Même à une heure, ce sera encore très bien. Ne me faites pas de compliments. J'ai beaucoup d'affection pour vous et très peu pour moi. Aussi vous me faites plus de plaisir en me disant : « Vous êtes en hausse »

qu'en me disant des choses qui ne pourraient s'adresser qu'à mon amour-propre, si j'en avais.

Votre ami,

MARCEL PROUST.

Je suis triste. Bergson, fatigué, ne viendra pas dîner. Nous reparlerons des nombreuses facilités que vous auriez de le voir avec moi chez lui.

1904

Cher ami,

Votre « vous êtes en hausse » me fait toujours plaisir, même quand je le crois calculé. Le pouvoir d'un charme sur nous est généralement indépendant de la part d'illusion que notre esprit peut y percevoir, il y survit et cesse un jour pour des raisons tout autres qui ne viennent que du cœur. Mais, du reste, un calcul de votre part, qui aurait pour but de vous assurer mon amitié, ne serait-il pas déjà une preuve si flatteuse de la vôtre que je n'oserais y croire. Vous avez d'autres « vous êtes en hausse » qui ne manquent pas leur effet non plus, mais j'ai toujours préféré ne pas vous les dévoiler pour ne pas gêner (sans être observé par vous) le succès de leur ruse innocente. (En résumé, vous pouvez monter jusqu'à minuit et demi ; je vous attendrai jusque-là, mais j'aimerais mieux plus tôt.)

À ce soir donc, tâchez que ce soit avant minuit et pas plus tard que minuit et demi. Surtout si cela vous dérange, ne venez pas. Je me réjouis de vous voir.

MARCEL PROUST.

1904

Cher Emmanuel,

Mercredi, je pense bien que je pourrai vous voir à cette heure-là... Quant aux cathédrales que, quand j'avais des jambes, j'allais voir chacune à sa place lointaine et sacrée, ne pourraient-elles, en un concert touchant, maintenant que l'ami qui les aime ne peut plus aller les voir, me rendre toutes, un soir, sous les espèces de vos précieuses photographies, la visite que si souvent je leur fis. Il me semble que cela serait presque le sujet d'un conte qu'on prétendrait « une vieille légende française » pour que les « délicats » la trouvent « savoureuse ». Mais même au Titan formidable et charmant que vous êtes, porter tous ces tympanes, mouvoir ces archivoltes, déplacer tant de tours est une bien grande fatigue. Ne la prenez pas, cher ami. Mais bientôt, si je vais mieux, avant de retourner à Amiens, Chartres, Reims, j'irai voir les cathédrales chez vous, où votre pensée les environnera d'assez de poésie. Et il me sera doux d'associer la poésie et l'amitié.

Bien à vous,

M. P.

1904

Cher ami,

Je me décide à ne pas me coucher aujourd'hui. Je serai donc visible tantôt. Seulement je tâcherai de dormir l'après-midi tout de même. Et si vous pouviez passer avant d'aller chez les Dreyfus⁽⁶⁾ ce serait le mieux. Si vous ne pouvez avant, tout de suite après serait bien aussi. Enfin, le mieux de tout serait tout de suite après votre dîner ou tout de suite avant (de préférence tout de suite après).

Enfin, si, pour ce jour de terrible énervement causé par l'excès de fatigue, vous pouvez me donner le grand plaisir d'une visite, j'en serais très heureux. Si je dormais quand vous viendrez, revenez.

Un mot me fixant sur l'heure de votre visite me fera grand plaisir pour que je puisse dormir sans inquiétude, ne sachant pas si vous allez venir la minute suivante...

Si vous ne pouvez venir à une heure ou deux heures, trois heures au plus tard, j'aime mieux que vous ne veniez pas avant sept ou neuf heures du soir, parce que cela me donnera plus de temps pour me reposer. Si une visite exclut les autres, ce que je préfère à tout est huit heures et demie du soir. Si vous venez en sortant de chez les Dreyfus, amenez Reynaldo, auquel je vais, du reste peut-être écrire. Mais dites-lui que l'après-midi, je dormirai.

Affectueusement,

M. P.

[Lettres à la princesse Bibesco.]

Toutes les lettres que Marcel Proust adressa à Elisabeth (avec une seule exception) se sont perdues, hélas !...

Mais il laissa des témoignages sur elle.

Emmanuel souhaitait me voir épouser Elisabeth Asquith. « Elle seule, disait-il, pourra tenir tête à Anna (de Noailles). »

Je réalisai ce souhait, car je l'aimais. Mais ce n'était pas sans quelque appréhension ; on ne sait pas si les liens qui vous unissent à d'autres êtres ne souffriront pas de ce nouvel être qu'on leur fait connaître. Que donnerait la « conjonction » Elisabeth-Marcel Proust ?

Mes inquiétudes furent vivement dissipées.

J'introduisis un soir ma femme chez Marcel Proust. Ils firent immédiatement le meilleur ménage de la terre.

Une conversation qui commença à dix heures du soir se termina à minuit.

Nous rentrâmes chez nous, quai Bourbon. Il ne se passa que peu de temps, la sonnette d'entrée retentit. C'était Marcel Proust qui voulait poser quelques questions à Elisabeth sur certains passages de Shakespeare.

Il y a des êtres éloquents ; il en est d'autres qui ont le don de parler, mais dont les mots étincellent. Leur éclat ne provient pas d'un jeu de mots ou d'esprit, mais de la grande lumière que répand l'intelligence. Parmi les vivants, un Jean Cocteau a ces dons extraordinaires. Parmi ceux qui ont laissé un souvenir dans la mémoire des hommes, il y a eu, en France, Anna de Noailles ; en Angleterre, en Amérique et même en Europe, il y eut, avant qu'elle ne changeât de nom, Elisabeth Asquith. Elle ne leur ressemblait

qu'en cela. Ceux-là, pour notre bonheur, ont eu le souci de leur œuvre. Elisabeth, fille d'un homme sans ambition, n'en avait pas elle-même. Elle écrivit des nouvelles, des romans, des comédies, des poèmes, avec une étrange facilité dans la perfection.

Marcel Proust en fut ébloui.

*À ses amis les Schiff, il écrit, dans une lettre qui parut après sa mort :
« Elizabeth Asquith est inouïe. »*

Il fit arrêter l'impression de son livre pour y introduire, à grand frais, le passage suivant : « Un autre grand mariage retarda la venue du roi d'Angleterre... M^{lle} Asquith, qui était probablement la plus intelligente d'aucun et semblait une de ces belles figures peintes à fresque qu'on voit en Italie, épousa le prince A. Bibesco, qui avait été l'idole de ceux où il avait résidé. Il était fort l'ami de Morand, duquel il sera question au cours de ces Mémoires. Et le mien. Ce mariage fit grand bruit et, partout, d'applaudissement. Seuls un peu d'Anglais mal instruits crurent que M^{lle} Asquith ne contractait pas une assez grande alliance. Elle pouvait, certes, prétendre à toutes, mais ils ignoraient que ces Bibesco en ont avec les Noailles, les Montesquiou, les Chimay et les Bauffremont qui sont de la race capétienne et pourraient revendiquer, avec beaucoup de raison, la couronne de France. »

Il dut à Elizabeth une de ses dernières joies. C'est elle qui lui envoya d'Amérique les premiers articles sur Swann et qui étaient lyriques. (Correspondance Schiff-Marcel Proust.)

1919

Vendredi.

Princesse,

J'ai un petit commencement d'otite (vous vous souvenez peut-être que j'avais déjà mal à l'oreille l'autre soir). Cela met une *certaine* (j'allais dire *incertitude*) dans mes projets. Tous les médecins sont en voyage ; enfin, un est venu le soir, m'a promis un spécialiste pour demain. Celui-là décidera si c'est de l'otite ou des fragments de boules *Quies* que je n'aurais pu enlever. Ce n'est qu'après tout cela que je pourrai vous demander de venir dîner au Ritz, un soir que le mal actuel rend vague, mais peut-être dimanche ou lundi, peut-être plus tard. Je peux d'autant moins dire quelque chose de précis que la souffrance elle-même rend l'immobilité au lit insupportable.

Princesse, je ne parle jamais de moi. Si je l'ai fait, c'est pour que vous vous rendiez bien compte que mon désir de vous voir, et Antoine, n'est pas affaibli, mais contrarié par cette minuscule et intolérable chose. Je pense tout le temps à vous. Pour la première fois, je peux, depuis l'autre soir, me rappeler les belles masses équilibrées de votre visage, de votre chevelure.

Avant le dernier rendez-vous, je me souvenais de vous, mais sans avoir ce portrait calme et volontaire de vous devant moi. Vous avez tout ce dont je manque ; je le sens, et c'est ma manière d'admirer.

Respectueusement à vous,

MARCEL PROUST.

Quel bonheur pour moi ce sera de revoir cette évocation de Saint-Marc que je retrouve 45, quai Bourbon⁽⁷⁾.

LETTRES

à Antoine Bibesco

Où Marcel Proust me donne des preuves de compassion et d'amitié.

1903

Mon cher Antoine,

Je suis malade (pris froid) et couché. Je m'énerve tellement dans mon lit que tu serais gentil de venir me faire une petite visite, soit avant d'aller dîner (maintenant par exemple), soit vers onze heures en revenant de chez M^{me} de Pierrebourg. Quant à la lettre que je veux t'écrire depuis plusieurs jours, voici ce que c'est. J'ai vu que cela t'était vraiment désagréable que je te demande des nouvelles de la princesse Bibesco. D'autre part, cela m'est excessivement désagréable de n'en pas avoir et aussi de ne pas avoir de réponse à ces questions que je me pose sans cesse.

Y a-t-il dans l'état de ta mère quelque chose qui puisse t'inquiéter, je veux dire te faire supposer qu'une fois guérie il lui restera quelque chose de son mal actuel ?

Ne crois-tu pas que si tu pouvais faire retarder ton congé et partir avec elle quand elle sera rétablie, si elle a besoin d'un Midi quelconque, cela ne te ferait pas plus plaisir ?

Si c'est difficile, ou si ce n'est pas bon pour ta mère, qui est très nerveuse, de t'avoir près d'elle, un peu inquiet et énervé, ne serait-il pas plus calmant pour toi de partir avant son retour pour vous éviter les énervements du retour puis de l'adieu, à l'inverse de la sonate de Beethoven.

Toutes préoccupations dont je sais la folle indiscretion, mais que je ne puis m'empêcher d'avoir et sur lesquelles tu serais bien gentil de me fixer par un mot puisque, ce que je comprends bien, en parler ne t'est pas agréable.

À toi,

Marcel.

Si tu devais venir vers minuit, je te ferais descendre une clef et, malgré cela, tu sonnerais trois coups, mais sans attendre qu'on t'ouvre, entrerais. Si tu ne trouvais pas de clef, monte et sonne. C'est que quelqu'un sera là pour ouvrir.

Ma mère était malade en Roumanie. Je reçus trop tard le télégramme qui m'appelait vers elle. J'eus le malheur de la perdre le 31 octobre 1903.

1903.

Lundi.

Mon petit Antoine,

Quand je pense que tu ne me permettais même pas de te parler de ce que je ne savais pas encore être tes inquiétudes, j'ai peur que tu ne jettes avec colère une lettre de moi en ce moment. Je sais bien que moi, comme tous ceux qui ont peu connu ta mère, qui ne peuvent rien te rappeler d'elle, sont devenus pour toi des étrangers. Mais tout de même, permets-moi, sans troubler un instant ta douleur, de te dire à quel point j'en suis possédé. Si tu savais depuis ce matin combien de fois j'ai refait, mon pauvre petit, ton voyage, le moment où tu as appris tout, ton arrivée trop tard et tout ce qui a

pu suivre. J'ai peur de la violence de ton chagrin, je voudrais pouvoir être près de toi sans que tu le saches ; cela me rendrait bien malheureux de te voir ainsi, mais peut-être moins que de ne rien savoir, de trembler à tout moment, de me dire à chaque minute qu'en ce moment même tu as un sanglot à te briser. Ma tendresse pour maman, mon admiration pour ta mère, ma tendresse pour toi, tout cela s'unit pour me faire ressentir ta souffrance à un point que je ne croyais pas qu'on pouvait souffrir du malheur d'un autre, même quand cet autre était devenu un peu vous-même, tant on avait pris l'habitude d'en faire la plus grande partie de son bonheur, qui se trouve détruit en même temps que le sien. Quand je pense que tes pauvres yeux, tes pauvres joues, tout ce que j'aime tant parce que ta pensée et ton sentiment y habitent, s'y expriment, y vont et viennent sans cesse, pas en ce moment, seront si longtemps, seront toujours remplis de chagrin, et maintenant pleins de larmes. Cela me fait mal physiquement de t'imaginer ainsi. Je t'écirai, je ne t'écirai pas. Je te parlerai de ta peine, je ne t'en parlerai pas, je ferai ce que tu voudras. Je ne te demande pas d'avoir de l'affection pour moi. Tous les autres sentiments doivent être brisés. Mais je n'ai jamais senti que j'en avais autant pour toi. Je suis très malheureux.

MARCEL PROUST.

1903.

Lundi.

Mon petit Antoine,

Je ne sais rien de toi, et malgré cela j'en sais trop, car j'éprouve, en pensant à toi, c'est-à-dire tout le temps, ce qu'on éprouve dans la jalousie, bien que cela n'ait aucun rapport. Je veux dire, sans pouvoir rien savoir de précis, imaginer sans cesse tout ce qui peut le plus vous torturer, c'est-à-dire te voir à toute minute, ou pleurant à me désespérer de te voir ainsi ou, avec

un calme effrayant, à te désoler de ne plus te voir pleurer pour te détendre un peu. Et je n'imagine pas seulement ta pauvre figure, ton insomnie, si tu dors ton sommeil, tes horribles rêves, tes rêves plus horribles s'ils sont doux, tes réveils, mais toutes tes pensées, et c'est ce qui me fait le plus de mal ; et je me dis tout de même ceci : la princesse Bibesco admirait son fils à un degré inouï. Tout de même ce serait une joie pour Antoine de penser qu'elle est encore avec lui, qu'elle a mal et souffre de le voir se faire mal à avoir tant de chagrin, de s'efforcer non pas d'avoir moins de chagrin, non pas d'oublier – ce que tu ne feras jamais – mais de rendre son chagrin compatible avec l'énergie de la vie intellectuelle qui seule – pardonne-moi, mon petit Antoine, de te dire déjà des paroles de courage – te permettra de devenir ce que ta mère voulait et d'avoir les triomphes qu'elle ambitionnait pour toi. Sans doute ils seront maintenant sans douceur, car la pensée de lui faire plaisir était ton plus grand stimulant et tu ne pourras plus la voir sourire et lui apporter, et mettre à ses pieds, tes couronnes. Mais tu les déposeras sur sa tombe. Mon petit Antoine, dans des jours où j'étais malheureux, j'ai contracté une grande tendresse que j'ai gardée depuis pour ces paroles de Ruskin que je n'ai, pour croire vraies et certaines, que de penser qu'un esprit comme le sien, tellement plus grand que le nôtre et qui eût bien plus vite que nous aperçu les objections, mais qui les avait dépassées, tenait pour vraies et certaines : « If parting with the companions that have given you all the best joy you had on earth, you desire ever to go where eyes shall no more be dim, nor hands fail, if feeling no more gladness, you would care for the promise to you of a time when you should see God's light again, and know the things I have longed to know, and walk in the peace of everlasting love », etc. Si tu penses que de tels accents peuvent être, en ce moment, écoutés par ton frère et lui sembler doux, cite-lui ce passage. Je lui ai écrit il y a deux jours, mais je n'ai pas osé lui citer ces paroles. Je me souviens pourtant du bien qu'elles m'ont fait. Et je ne pense pas que leur pouvoir apaisant soit à jamais épuisé. Maintenant, je n'aime plus que les personnes qui peuvent me parler de ta mère ou de toi. Crois, mon petit Antoine, à ma tendresse profonde.

MARCEL PROUST.

Reviendras-tu bientôt ? Je crois qu'on me fera quitter Paris cet hiver, mais je voudrais attendre de t'avoir revu.

1903.

Jeudi.

Mon petit Antoine,

J'avais beau penser tout le temps à ton chagrin et l'imaginer cruellement, quand j'ai reçu ta pauvre lettre, quand j'ai vu ta petite écriture entièrement changée, presque pas reconnaissable avec ses lettres diminuées, rétrécies, comme des yeux qui sont devenus tout petits à force de pleurer ; ç'a été pour moi un nouveau coup, comme si pour la première fois j'avais la sensation nette de ta détresse. Je me rappelle que quand maman a perdu ses parents (ce qui a été pour elle une douleur après laquelle je me demande encore comment elle a pu vivre), j'avais eu beau la voir tous les jours et toutes les heures chaque jour, une fois que j'étais allé à Fontainebleau, je lui ai téléphoné, et dans le téléphone tout d'un coup m'est arrivée sa pauvre voix brisée, meurtrie, à jamais une autre que celle que j'avais toujours connue, pleine de fêlures et de fissures, et c'est en recueillant dans le récepteur les morceaux saignants et brisés que j'ai eu pour la première fois la sensation atroce de ce qui s'était à jamais brisé en elle. Ainsi de ta lettre où se sent ta lassitude infinie d'écrire, aussi bien de parler de ton chagrin que de n'en pas parler. Ta lettre m'a fait plaisir, si je peux dire ainsi, mais m'a rendu bien malheureux. Quant à te rejoindre, tu n'as pas compris ma proposition. Autant il *faudra* que je quitte Paris, autant il ne m'est à peu près pas matériellement possible de le quitter tout de suite. Et bien que la

raison en soit encore absolument secrète, je te la dirai, si tu veux, et pour que tu en juges. Je ne te demande pas d'écrire maintenant que j'ai senti quel effort c'était pour toi. Mais ne peux-tu me faire dire par quelqu'un tes intentions et si ma proposition d'aller à Corcova passer mars, avril, mai, juin, si tu veux (et s'il n'y a pas de fleurs) t'irait. Je sens que tu vas revenir à Paris presque au moment où je le quitterai et cela me désole, ou plutôt cela ne me désole pas, car alors je ne le quitterai pas, quoi qu'il arrive, et m'arrangerai toujours à passer un bon mois près de mon pauvre petit Antoine, à pleurer près de lui, ou plutôt à ne pas pleurer, à tâcher de le rattacher à la vie, à être gentil, gentil, tout ce que je pourrai. Hélas, déjà je me reprochais, dans mes lettres, de ne t'avoir parlé que de ta douleur et je voulais commencer à te parler de choses et d'autres en commençant par les moins offensantes pour ta peine et celles qui, ayant un petit intérêt d'intelligence ou un petit attrait d'habitude, retrouveraient le plus aisément, et en te faisant le moins de violence, « le chemin de ton cœur ». Mais ta pauvre lettre me rejette au bas du chemin que j'avais gravi avec mes petites nouvelles qui pouvaient non pas t'intéresser, mais enfin entrer dans ton attention. Et je te sens si épuisé, si détaché – ou si absorbé – que je n'ose plus rien te dire et n'ose plus rien te raconter de ce que je voulais. Je vais te dire (jure-moi que tu ne le répéteras pas) la chose qui m'empêche de partir tout de suite (à moins que je ne te sois indispensable), auquel cas je partirais quand même, c'est que mon frère va sans doute se marier, qu'il va falloir que j'aie vu la jeune fille que je ne connais encore pas, etc. Seulement, ceci, personne ne le sait et ne doit le savoir. Si, en décembre, tu veux faire quelque chose tout de même sans moi, plutôt que d'aller en Égypte, tu ferais mieux d'aller à Constantinople... Tout le monde parle de toi avec une grande et triste sympathie. Plusieurs amies à toi que j'ai connues depuis peu comme M^{me} Le Bargy et M^{me} Tristan Bernard m'ont très touché en me parlant de toi. Mais je vais te dire ce qui m'a le plus touché. J'étais allé chez Gallé pour faire arranger quelque chose à un vase. On me répond que les ouvriers ne peuvent travailler, M. Gallé père étant mort le jour même. Je réponds à l'employé que ce doit être une grande peine pour M. Gallé. – « Monsieur Gallé ne le sait pas. » – « Comment cela se fait-il ? » – « Il est

en ce moment dans un état de désespoir qui a compromis sa santé au point qu'on n'ose pas lui annoncer une nouvelle qui pourrait lui être fatale. » – « Ce désespoir est-il causé par la maladie de son père ? » – « Non, il ne savait pas que son père fût malade. Mais M. Gallé a perdu, il y a un mois, la personne qu'il admirait le plus au monde, la princesse Bibesco, et depuis ce jour-là il est dans un abattement tel qu'on a dû l'isoler, lui interdire toute occupation. Et, Monsieur, nous le comprenons tous, c'était une femme si bonne »,... etc., et cet employé ne se doutait pas que je te connaissais. Et cela, c'est cent fois que je l'ai entendu dire.

Pardon, mon petit Antoine, je ne te dis que des choses qui peuvent te faire de la peine. Maintenant, c'est fini. Je ne t'écirai plus et quand je te verrai, je ne te parlerai que de choses et autres. Si tu ne te sens pas la force de me lire, tu ne me liras pas, et de m'écouter, tu me quitteras, mais cette complicité avec ta douleur serait trop coupable et je ne me le permettrai plus. Ta mère blâmerait durement l'ami criminel qui entretient, je ne dis pas à plaisir mais par faiblesse et désolation, les larmes de son fils. Je suis sûr, si je te voyais, que nous trouverions dans des occupations sérieuses et graves un compromis entre des consolations que tu repousserais et des distractions qui n'en seraient pas pour toi, et une douleur où tu ne dois tout de même pas t'abîmer quand cela ne serait que pour garder la force et l'intégrité et la pureté du souvenir, de la vision d'un passé que les larmes finiraient par troubler et obscurcir. Aussi ce mariage tombe-t-il insupportablement. Mais avant même que je le sache d'une façon certaine, je t'avais dit que ma proposition ne s'appliquait qu'à fin février, mars, avril, et aussi tard que tu voudrais. C'est sur cela que je voudrais bien une réponse, quitte à venir tout de suite, si la chose se trouvait rompue. Quant à rester tout l'hiver à Paris, je ne le pourrais pas, ni physiquement, ni moralement. Mais cependant, si tu reviens en janvier, ou à quelque époque que tu reviennes, je retarderai mon départ pour rester près de toi un peu, si tu crois que tu voudras bien me voir un peu, et que le chagrin que j'ai de ton malheur te rendra plus supportable de ma part la réinitiation à l'intérêt de la vie, aux formes diverses de la vie de l'esprit et aux modes de l'activité. J'ai

trouvé M^{me} Le Bargy⁽⁸⁾ pas du tout comme je la croyais, et tout à fait comme tu me l'avais dit, très très intelligente. J'ai fait sa connaissance le soir de la répétition de *Joujou*⁽⁹⁾. Sée m'avait mené chez elle à deux heures du matin lui en annoncer le four. Et quand on a vu une personne, tous les jours suivants on la revoit. Dans la semaine j'ai dîné deux fois à côté d'elle chez M^{me} de Pierrebouurg et chez M^{me} Straus et je l'ai trouvée vraiment très bien. J'ai dîné ce soir chez les Noailles avec ta cousine Marghiloman, que je sais que tu aimes bien, mais je n'ai pas eu l'occasion de lui parler. Du reste, j'ai dîné plusieurs fois chez tes cousines qui sont bien gentilles.

Mais tu es la seule personne que j'aimerais vraiment voir en ce moment. Et je t'embrasse comme je t'aime, de tout mon cœur.

MARCEL PROUST.

1903.

Mon petit Antoine,

Je lis tous les soirs tes petites lettres avant de m'endormir, pour m'endormir dans une triste, mais gentille pensée de toi. C'étaient deux jusqu'ici (maman m'avait donné la sienne), c'est trois depuis tout à l'heure et la plus gentille de toutes. Mais elle m'agite extrêmement. Je vais tâcher, sans être trop embrouillé, bien que cela le soit excessivement, de t'expliquer pourquoi.

1° Pour diverses raisons trop compliquées à t'expliquer, il m'est impossible, ou à peu près, d'aller en Égypte. Outre que ce serait une fatigue telle que je n'oserais pas entreprendre le voyage seul, que j'aurais pu le faire pourtant avec toi, etc. – mais sans cela, non – je trouve qu'à ton point de vue à toi ce n'est pas désirable. Car tu dis « nous », ce qui veut dire sans doute que ton frère vient avec toi. Or, ton frère est infiniment gentil. Mais il

ne me connaît pas et tout le bien qu'il te peut faire, et toi à lui, serait entièrement perdu par la présence d'un tiers étranger entre vous, présence qui l'irriterait toujours et qui, en ce moment, dans ses dispositions d'esprit, lui serait odieuse. Mais surtout je t'ai dit, tu sais que c'est un secret que mon frère va se marier. Et je ne puis partir pour un pareil voyage, risquer de ne pouvoir revenir si je suis malade ou seulement fatigué pour le mariage.

2° Comme malgré cela je suis excessivement ennuyé de ne pas te voir, d'autant plus qu'il faudra que je quitte Paris ce printemps ou plutôt cette fin d'hiver. Et si ce mariage n'était pas retardé presque au 1^{er} mars, j'aurais risqué de ne pas être là à ton retour. Mais je me suis de toutes façons arrangé pour y être, car le besoin de te voir était devenu, ces temps-ci, si cruel que je n'en pouvais dormir. D'autre part, je dois livrer le 1^{er} février, sans un jour de retard possible, mon « Ruskin » au *Mercure*, en commencer d'ici-là un deuxième pour le même *Mercure*, faire un article par semaine, ou deux, etc., etc., et emporter mon « Ruskin », c'est-à-dire trente volumes et des manuscrits parce que je mets des références à la *Bible d'Amiens*, me paraît bien difficile. Alors, ceci te plairait-il : que j'aille pour vingt-quatre ou quarante-huit heures, à un point pas trop loin de Paris – car tu sais que je suis toujours malade après un trajet et n'ayant qu'un jour à rester il faudrait que je ne le sois pas trop – par exemple à Munich si, comme je crois, ce n'est qu'à douze heures de Paris et par conséquent à mi-chemin entre Corcova(10) et Paris (je vérifierai les distances sur un indicateur, mais je n'en ai pas ici et j'ai voulu te répondre tout de suite) ? Même si c'est quinze heures, je le ferai et si je suis trop fatigué, je resterai trois jours. Mais je ne peux pas rester plus. Ce pourrait être vers le 10 janvier, ou même dès le 7 ou 8. (Le 2 et le 5, il y a des anniversaires pour lesquels il serait mieux que je fusse à la maison. Si, cependant, tu le préférerais beaucoup, je pourrais m'arranger.)

Tout à toi,

Marcel.

1904.

Dimanche.

Mon petit Antoine,

Je suis bien malheureux de ne pas avoir de tes nouvelles, mais je comprends bien que tu ne puisses pas écrire et je ne te demande pas de m'en donner. Seulement, je veux te faire une proposition. On a l'air de dire que tu vas peut-être rester tout cet hiver en Roumanie. Moi, tu sais qu'à partir de janvier on ne me laissera peut-être pas rester à Paris. Veux-tu que je vienne m'installer dans le voisinage de l'endroit où tu es, que j'emporte du travail et, si je n'y ai pas d'asthme, je pourrais passer février, mars, si tu y es encore, avril, s'il n'y a pas de fleurs, mai, auprès de toi, ne te gênant pas puisque je serais à quelque distance de toi, mais pouvant tous les jours, où tu aimerais mieux me voir, venir causer avec toi et tous les jours, où tu aimerais mieux pas, ne pas le faire. Ce ne peut pas être une formelle promesse que je te fais là, parce que je peux être malade, mais enfin c'est un grand désir, une intention bien arrêtée si elle s'arrangeait avec les tiennes. Je ne sais pas par qui je pourrais avoir de tes nouvelles. Les Noailles avaient dit qu'une gouvernante devait venir qui en aurait, mais elle n'est pas venue. J'ai peur que tu ne sois repris de ces états nerveux que tu avais quelquefois. Et ton frère ? J'aurais aussi voulu savoir comment il est. Est-ce que cela vous fait plus de bien, plus de mal d'être ensemble, je ne peux pas me rendre compte de tout cela ? La vérité, c'est que je ne me rends compte de rien sinon de l'infini de votre malheur. Est-ce que tu peux lire un petit peu ? J'ai bien peur que non. Du reste, pour toutes les questions que je me pose à ton endroit, ce sont toujours les mauvaises réponses qui me paraissent les plus probables. Seulement, tout de même, je voudrais que chez toi la vie de l'esprit ne s'arrête pas, par docilité en quelque sorte aux vœux de ta mère. Pour la seule chose à laquelle elle tenait. Et pour la vie de l'esprit, une certaine santé est nécessaire ; j'en sais quelque chose. Et pour

la santé, il ne faut pas laisser le chagrin devenir ou rester quelque chose de trop aveugle et de trop malfaisant. Je ne veux pas dire chercher à le diminuer, ce qui ne serait pas possible et ce qu'on ne voudrait pas, mais chercher à en faire une douce union de l'intelligence et du cœur, de la tendresse et de la mémoire avec l'être dont rien au fond n'a pu vous séparer. Mais pas la douleur, mal physique qui finit par ruiner le corps, par obscurcir la mémoire au point qu'on ne peut même plus revoir les images qu'on voudrait à chaque instant évoquer. C'est peut-être beaucoup te demander. Mais peut-être, en essayant d'y amener ton frère, pour faire plaisir à votre mère, y arriverais-tu aussi afin de lui servir d'exemple. Tâche, quand tu en auras le courage, de me mettre deux lignes sur un papier. Jamais deux lignes de toi ne m'auront été aussi précieuses. Elles auront été désirées, attendues par tant de questions incessantes, de rêves, de suppositions, de soirées et de nuits. J'espère que ton corps au moins a résisté, que ton esprit est courageux et que tu peux trouver de la douceur, je n'ose pas dire dans l'espérance, mais au moins dans le souvenir. *Ne puis-je rien faire à Paris pour toi ?*

Ton ami

MARCEL PROUST.

1904.

Vendredi soir.

Mon cher Antoine,

Je voulais te demander – comme je sais que sur ces choses-là tu as ta sensibilité particulière que tu veux qu'on respecte – si tu préférerais que j'aille ou n'aie pas au service de demain matin⁽¹¹⁾. Mais j'ai eu l'imprudence de sortir hier soir et je suis de nouveau dans un état tel que, malgré la soudaineté avec laquelle l'asthme cède quelquefois, il me paraît

bien improbable que je sois matériellement en état de sortir demain matin. Mais je pense à toi avec la même douleur que j'ai ressentie l'année dernière, quand j'ai appris tout d'un coup que toute la plus grande possibilité de joie, de tendresse, de conseil, de consolation, d'apaisement pour toi était détruite, et qu'un immense chagrin pèserait à jamais sur ta vie. Je ne t'en parle jamais par respect, obéissant pour les modes spéciaux de ta sensibilité profonde dont tu m'as fait connaître la volonté formelle. Mais j'y pense toujours et je n'ai besoin d'aucun effort de mémoire et d'aucun artifice d'anniversaire pour retrouver en moi cette même peine de l'année dernière, que je n'ai jamais cessé de ressentir, et qui, pendant quelques semaines, m'avait jeté dans un véritable affolement d'angoisse à la pensée de ton bonheur – qui à cette époque faisait partie du mien – détruit. Et chaque fois que je te voyais, il m'a semblé, depuis, que ta mère te manquait de plus en plus, soit que ce fût là la cause de grands changements qui se sont faits dans ton caractère, soit que si d'autres sujets de peine sont venus s'y ajouter, elle seule, dans l'impuissance de tes amis, aurait pu les adoucir et les rendre inoffensives (*sic*) pour toi. Aussi est-ce bien constamment et bien tristement que ma pensée va vers elle, disparue avant que sa tâche maternelle, qui lui était plus chère que toutes les autres, fût achevée et qui, si l'immortalité personnelle est vraie, s'attriste de ne pouvoir venir jusqu'à toi pour pouvoir te consoler et t'embrasser. Toutes choses que je n'ai pas attendu aujourd'hui pour me dire, mais pour te dire, puisque tu ne le veux pas, et qu'aujourd'hui, ayant pour ainsi dire à m'excuser à cause de mon état, de ne pas te demander si je dois aller rue Daru, j'ai la seule fois le droit de te dire. On me dit qu'Emmanuel n'est pas ici. Loin de toi, il doit être encore plus malheureux aujourd'hui. Et ma pensée amie va, désolée, de l'un à l'autre, inquiètement.

MARCEL PROUST.

Les lettres qui suivent constituent un témoignage de l'amitié de Marcel, de 1904, jusqu'au moment où je partis pour l'Amérique en 1920.

Je ne suis pas à même de juger de l'intérêt que ces quelques lettres de Marcel Proust peuvent avoir pour d'autres que moi-même. Elles serviront le jour où on voudra connaître la générosité et la gentillesse incalculables de Proust, le jour où on voudra écrire une monographie sur ce que pouvait être son amitié.

Il y a eu comme une sorte de jalousie, d'envie et d'émulation entre les amis de Marcel Proust et mon amitié avec lui a eu, comme il était naturel, des hauts et des bas. Mais il me plaît en même temps de citer deux passages d'une lettre de Proust à ses amis les Schiff, qui ne m'aimaient pas, où il donne un témoignage intéressant sur mon frère Emmanuel et sur moi :

« Quant à Antoine Bibesco, apprenez que lui et son frère ayant lu des parties manuscrites de *Swann* vers 1911, en ont été tellement enthousiasmés (pardon de parler de moi ainsi) qu'ils ont supplié la *Nouvelle Revue Française*, où ils connaissaient Copeau, d'en publier des fragments, ce qu'ils ont refusé, et surtout de publier le livre, ce qu'ils ont encore plus refusé. C'est ainsi que d'éditeur en éditeur j'ai échoué. »

« Bibesco qui adore mes livres...

» Dans quelque pays qu'il se trouve il en fait le trust et les distribue aux gens pouvant les aimer. »

1902.

Cher ami,

Il me sera malheureusement impossible d'aller chez vous.

Pardonnez-moi si, avant-hier, comme vous aviez à la bouche un nœud (pardon) de vipères mythologiques et dans une main un couteau, je n'ai pas assez considéré que vous aviez dans l'autre un sac de chocolat, ce qui était gentil jusqu'à l'absurdité et je ne vous en ai pas assez remercié. Je suis toujours bien touché de vos incompréhensibles bontés pour moi. J'aimerais

pouvoir quelquefois mettre aussi le mot au singulier. Il paraît qu'hier vous étiez guetté par l'amour. Au revoir et bien à vous.

M. P.

1902.

Vendredi.

Cher ami,

Merci du gentil mot dont je n'ose espérer qu'il répondait de votre part à un désir, mais qui, s'il ne faisait que chercher à satisfaire celui que vous supposiez que j'avais, était déjà par là d'un ami. Justement dans un Pascal et un La Bruyère dont je console ce soir mon regret, je trouve à diverses reprises ce mot ami, et entendu un peu dans l'un des sens de « l'un des deux » et d'« avocat ». La Bruyère dit :

« Un homme en place doit aimer... Les gens d'esprit il les doit adopter... Il ne saurait payer de trop (je ne dis pas) de bienfaits, mais de trop de caresses, les secours et les services qu'il en tire, même sans le savoir. Quels petits bruits ne dissipent-ils pas ? (Mais au moins me lisez-vous, Bibesco, car si vous ne me lisez pas, ce n'est pas la peine que je me tue à copier ce merveilleux passage !) Quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable et à la fiction ! (C'est trop long, je passe le plus beau)... Semer en mille occasions des faits et des détails qui soient avantageux et tourner le rire et la moquerie contre ceux qui avançaient des faits contraires », etc., etc.

Et Pascal, plus bref et plus fort (et que je suis émerveillé de trouver si au courant de ce qui se passe chez M^{me} de Saint-Victor)⁽¹²⁾ :

« Un ami est une chose si avantageuse, même pour les plus grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux et les soutienne en leur absence même (même est spirituel), qu'ils doivent tout faire pour en avoir. Mais qu'ils choisissent bien, car s'ils font tous leurs efforts pour des sots, cela leur sera inutile », etc... « même s'ils (les sots) en disent du bien. Et même ils n'en diront pas du bien s'ils se trouvent les plus faibles, car ils n'ont pas d'autorité (sublime) et ainsi ils médiront par compagnie » (1901).

J'aimerais (ce n'est plus Pascal qui parle et il est, hélas, superflu de vous en avertir) avoir de l'esprit et qu'il pût vous servir auprès des autres, mais vous n'êtes pas utilitaire et je ne suis pas utile... Mais vous aviez préalablement trouvé le chemin de mon cœur. Je vous dirai, comme les gens qu'on est venu voir pour la première fois : « Maintenant que vous savez le chemin, j'espère que vous reviendrez. » Cette conclusion d'un « tour du propriétaire » est assez grossière pour donner à un public parisien l'illusion d'une assez grande finesse psychologique. Peut-être pourriez-vous l'introduire dans la *Lutte*⁽¹³⁾, s'il vous manque une réplique, comme on intercalerait sur le divin visage de de Marsy⁽¹⁴⁾ la peau d'un être inférieur et d'une partie postérieure, ou comme les Vénitiens construisant leur basilique intercalaient dans l'œuvre personnelle des morceaux rapportés des pays qu'ils avaient aimés.

Cher ami, assez de lettres (je parle de mes lettres à moi qui sont des lettres ; vous ne m'envoyez jamais que des messages qui pourraient être téléphonés). Tout cela est beaucoup trop s'occuper d'amitié qui est une chose sans réalité. Renan dit de fuir les amitiés particulières. Emerson dit qu'il faut changer progressivement d'amis. Il est vrai que d'aussi grands qu'eux ont dit le contraire. Mais j'ai une sorte de lassitude d'insincérités et d'amitiés, ce qui est presque la même chose. Et vieille coquette de l'amitié intellectuelle, je me rappelle ce que me disait mon professeur de philosophie, M. Darlu : « Encore un nouvel ami ? Quel numéro lui avez-vous donné, quand il est entré à la porte de votre cœur ? »

Au revoir, cher ami. Très yours, puisque cette absurde formule franco-anglaise vous plaît.

M. PROUST.

1902.

Cher ami,

Bien que vous soyez devenu si méchant depuis quelques jours, comme je suis seul et abandonné, vous seriez gentil de passer chez moi avant d'aller dîner avec le prochainement allégorique Bernstein. Même un peu plus tôt, je serais sans doute réveillé. Et ce qui serait plus précieux encore serait de me dire où, dans le cas où vers minuit je me sentirais très triste, vous vous trouverez – si ce n'est pas toutefois dans les bras de « Salammbô » – ou si ce n'est pas trop tard pour vous. Mais un petit emploi du temps de onze heures à une heure (qui ne *m'obligerait pas* car je sortirai) serait assez gentil. Mais si vous devez vous coucher tôt, faites-le, car c'est bien bon pour ceux qui peuvent dormir.

Votre

MARCEL PROUST.

1903.

Cher Antoine,

Ce qui serait très gentil serait, s'il est moins de minuit cinquante, de monter chez moi pour une minute. Mais si tu es fatigué, ne le fais pas. Et ne me dis pas : « Je suis rentré à une heure. » J'aime bien mieux penser que tu

es rentré à minuit et, étant fatigué, n'es pas venu. Tu n'aurais qu'à sonner tes deux coups. Je t'ai cherché (ou plutôt fait chercher par Bertrand⁽¹⁵⁾, car je ne voulais pas me montrer) chez Laurent au petit Paillard et au grand Paillard. Qui était la dame ? Je te demanderai un service, si tu viens ce soir.

Affectueuses assurances de hausse ininterrompue,

M. P.

1903.

Un ami vint de Roumanie et m'apporta une pelisse en cadeau. J'en avais plusieurs, je décidai d'offrir la dernière arrivée à Marcel Proust. L'hiver était froid et il n'avait pas de pelisse.

Marcel Proust ne voulut pas accepter ce cadeau, comme le montre la lettre ci jointe :

Mon petit Antoine,

Je viens de te renvoyer la pelisse (car je suppose que c'est elle), mais je ne peux le faire sans te dire d'abord à quel point j'ai été touché, attendri par ta gentillesse et ensuite te donner quelques explications sur la conduite que j'ai été obligé de tenir en te la renvoyant.

Quelque ennui que j'aie à voir que tu ne m'as pas écouté, que tu as passé outre à mes prières de ne pas me donner une pelisse que je ne pouvais accepter, quelque ennui que j'aie eu à te la renvoyer, je ne regrette pas tout à fait que tu me l'aies offerte, car ce souvenir restera l'un de ceux qui symbolisent le plus fortement ta bonté extraordinaire pour moi, qui différencient le plus ta gentillesse de toute autre, qui me confirment le plus dans l'idée extrême, presque poétique, que je me suis faite du libre génie de ton cœur et des merveilleuses fantaisies de ton amitié. Aussi je te prie de

croire que le renvoi de la pelisse serait bien mal interprété par toi si tu y voyais la sèche protestation d'une dignité mal entendue ou d'un amour-propre insensible et étroit qui ne veut rien devoir à personne. Mais ce qui en principe rend un tel présent inacceptable – et que tu comprends aussi bien que moi – se fortifie et se précise dans le cas particulier de raisons irréfutables et que je te rappelle si je te les ai déjà dites. Mon frère, quand il s'est marié, voulait me faire un cadeau, et de plus m'en faire un comme ayant été son garçon d'honneur. Il m'a offert une pelisse. Et je l'ai refusée. Ce qui était stupide, car de mon frère rien n'était plus naturel et plus simple. Si j'acceptais la tienne, tu vois quelle injure je lui ferais. Depuis peu, d'ailleurs, je suis revenu sur ma décision et je lui ai dit que j'en accepterais une. Si je prenais la tienne, son cadeau se trouverait par là-même, à quelques semaines de distance, inutilisé. Je lui couperais l'herbe sous le pied de façon peu gentille. Enfin, dernière raison contingente, tu sais que je suis maintenant à mon compte et n'en suis pas satisfait, et m'en plains à ma famille, qui en est irritée. En acceptant ta pelisse, j'aurais eu l'air de demander à la charité publique ce que la parcimonie familiale ne me permettait pas de m'offrir et de protester d'une manière peu digne et peu gentille contre un budget qu'il ne dépend peut-être pas de mes parents de me faire plus somptueux.

J'espère pour toutes ces raisons que ma décision – qui me chagrine – te paraîtra raisonnable. En tout cas rien ne pourra la changer, pas plus que ma tendresse pour toi,

Marcel.

1903.

Cher Antoine,

Lauris⁽¹⁶⁾ doit passer aujourd'hui, vendredi, à sept heures (ne viens pas avant en tout cas, car je dormirai tard) chez moi voir si je suis en état de santé suffisant pour pouvoir dîner tous ensemble. Mais il est certain (ne viens pas avant sept heures en tout cas, car je dormirai), ayant la fièvre, ou du moins excessivement probable que je ne le pourrai pas ; ce ne serait en tout cas que pour huit heures et quart, mais je crains bien d'être trop malade. Dans ce cas, il reviendra me voir après dîner pour me tenir compagnie. Comme il désire te voir, cela te convient-il, méchant qui au lieu de jouer gentiment et franchement avec moi le jeu de l'amitié voit mille arrière-pensées où je n'en mets pas une ? Je suis triste parce qu'on me dit que l'« Indiscret »⁽¹⁷⁾ ne marche pas, et méprisant pour les autres parce que je sais par toi que c'est bien quand ils disent que cela ne l'est pas, et heureux au fond parce que je suis sûr que c'est très bien ; que son défaut même est ce que j'y aimerais le plus et que du moment que c'est bien, c'est tout ce qu'il faut. Seulement, pourquoi est-ce la vulgarité qui a le succès et le talent reste-t-il méconnu ?

Ton

Marcel.

1903.

Cher Antoine,

Déjeunes-tu ce matin chez Weber⁽¹⁸⁾ ? Voici pourquoi. Je suis revenu de Chartres avec une crise excessivement forte et j'ai été si malade une fois rentré, qu'il m'a été impossible de me coucher ; je suis encore tout habillé. Si tu déjeunes par un hasard chez Weber, avant de me coucher j'aurais peut-être fait la folie de t'accompagner jusque-là, ayant depuis longtemps l'envie, je ne sais pourquoi, d'être avec toi dans cet endroit vers midi, dans le soleil ; je resterais une minute et peut-être même je ne descendrais pas de

voiture. Puis je rentrerais me coucher. Peut-être aussi je te dirais simplement bonjour chez moi. En tout cas, si tu es sorti quand ce petit mot t'arrivera, tu peux venir me dire bonjour jusqu'à midi, si tu veux, chez moi (mais alors – dans le cas où tu serais sorti – je ne sortirais sans doute pas avec toi, je resterais chez moi) et en tout cas je compte bien sur ta visite pour ce soir. Je ne t'ai vu ni avant-hier ni hier et cela me paraît très long.

Ton

MARCEL PROUST.

1903.

Cher Antoine,

En quittant le téléphone ce soir, j'ai prévenu Bertrand, Billy et Reynaldo que je n'irais pas avec eux et que j'irais chez toi. Tu penses quel plus grand plaisir c'était pour moi que d'aller à Fursy ou à la pièce de Bernstein ; je te le dis sans détour. Mais je ne songeais pas qu'à ce moment il était neuf heures et que je n'avais pas commencé à dîner. Quand nous avons quitté Weber, il était onze heures et quart et je n'ai pas osé ni aller chez toi, ni même risquer de te réveiller en te téléphonant car, hélas, tu n'es pas comme moi quand je suis malade ; on ne peut pas venir chez toi à n'importe quelle heure. Il faut que tu me dises si tu sortiras demain (jeudi), parce que je commence à croire que je partirai vendredi pour Bruges et, ne me sentant pas très bien, peut-être ne me lèverai-je pas du tout demain. Mais si tu ne dois pas sortir, je m'arrangerai à aller chez toi, en passant un paletot sur mes affaires de nuit, si même je ne peux pas m'habiller. Bertrand, comme moi, t'avait trouvé très bien physiquement, ce matin. Je peux à peine tracer encore quelques mots pour te dire que j'ai pour toi une immense affection.

M. P.

Je te renvoie, avec bien des remerciements, les *Maîtres d'autrefois*. Je les ai achetés pour ne pas emporter et abîmer les tiens. Tu n'as rien à me faire lire, avant mon départ, sur la Belgique, Hollande ?

1903.

Cher Antoine,

Oui, c'est bien 136, boulevard Saint-Germain l'adresse de mon frère. Je venais de lui dire ta gentillesse si grande et il en sera, comme je suis, très touché.

J'ai dîné chez ta cousine Noailles et j'ai cassé son plus beau Tanagra. J'ai dîné à Vallières avec les Aimery de la Rochefoucauld, les Lucinge, mais je réfléchis que le *Herald* et le *Gaulois* t'ont décrit cette fête à propos de laquelle je te soumets cette ressemblance : le petit Lasteyrie, pas celui qui fait des bêtises, l'autre dit Lolotte, n'est-ce pas exactement (je ne parle que du physique) Léon Blum ?

J'ai dîné au Bois (encore dîner Guiche) avec ton ami Tristan Bernard. Mais ceci, tout petit dîner. Tandis qu'à Vallières il y avait trente personnes. J'ai réuni (ceci antérieurement) les amis de Bertrand (pas tous) et Bertrand chez moi, la veille de son départ, et cela a fini par un souper également chez moi. Tu sais qu'Albu⁽¹⁹⁾ n'est pas mon seul ami qui se marie. Guiche est également fiancé et je le voyais lui aussi pas mal (mais moins). Du reste, Albu vient plus encore qu'avant si c'est possible et est adorable pour moi. Mais je sais bien que malgré ce qu'il dit, cela ne pourra pas tout de même rester la même chose, après... Mais enfin je l'aime trop pour n'envisager son mariage qu'à mon point de vue. Comme tu aimes les choses de médecine et aussi à me croire un peu fou, je te dirai que j'ai consulté le médecin qui, avec Faisans, est considéré comme le meilleur, Merklen, qui m'a dit que mon asthme était devenu une habitude nerveuse et que la seule

manière de le guérir était d'aller dans un établissement antiasthmatique qui existe en Allemagne et où on me ferait (car je n'irai sans doute pas) « perdre l'habitude » de mon asthme, comme on démorphinise les morphinomanes. Je serai ravi de voir ton frère à son passage, mais est-il bien nécessaire d'attendre cela pour me confier les « événements ». Tu sais comme je suis discret et tu pourrais bien me les écrire. Enfin sois juge et vois. Je voudrais que ton frère me dise ce qui est plus intéressant de Poitiers ou de Nevers.

Je te raconte ma vie depuis ton départ uniquement de façon frivole, mais que tu es bien convaincu, n'est-ce pas, que « This is the apparent Life » et que « The real life is underneath all this ». Mais maintenant il faut te quitter. Que te dire encore ? J'ai fait à Barrès (sans parler de toi comme de moi car cela a été dès la première minute mon sentiment) le reproche sur la fin de son article. Je lui ai dit que « la comtesse de Noailles » n'avait jamais été pour Dreyfus, que c'était être innocent que d'être malheureux, mais que c'était malheureux d'être innocent quand on était condamné, etc. Il a simplement ri et dit : « Que signifie cette brusque explosion de Dreyfusisme ? » Était présent un M. Vaschide, qui a émis des théories médicales absurdes (Tombeau), charmant d'ailleurs, un Parsifal difficile à engager à l'Opéra, parce qu'il a trop d'accent et parle trop vite, et si désireux d'accroître le champ de sa spécialité que, à tout moment, il dit : « C'est nelveux. » Quel coup, mon vieux, que ce Tanagra cassé.

Au revoir, mon cher Antoine, mille amitiés pour Emmanuel et pour toi.

MARCEL PROUST.

Marcel Proust m'avait demandé l'Annuaire du « Travellers Club » – cercle situé au 25 des Champs-Élysées. Il songeait à en faire partie. Il voulait savoir qui pourraient être ses parrains éventuels.

1904.

Cher Antoine,

Je te remercie de tout cœur de ta lettre qui me donne une vraie nostalgie de Londres, *de toi*. Hélas, je ne vais pas bien et le travail m'est aussi impossible que le voyage. Si un jour tu m'écris, veux-tu penser à me dire si le « Travellers Club », dont il me semble t'avoir entendu parler, est ouvert très tard le soir, si on y prend des repas, si on y loue des chambres et si, pour y être admis, la présentation est une pure formalité ou si c'est un « club », un endroit « fermé ».

(Cf. « Puisque je fais aussi partie de cet endroit. »)

De cœur à toi,

Marcel.

Cher Antoine,

Veux-tu excuser *retard, brièveté, tergiversations*. J'ai reçu ta lettre, ton annuaire. Je te remercie de tout mon cœur. Je te dirais que je t'aime de même, mais que tu ne fasses rien pour le « Travellers ». Je t'avais dit cela croyant que tu y vivais à demi et avais les membres sous ta main (affreuse image), mais pour une présentation en règle, cela devient une débauche, pour laquelle je préfère réfléchir, et choisir un autre cercle. Le membre dont tu me parles me serait extrêmement peu sympathique (je veux dire que je n'aimerais pas l'avoir, je t'expliquerai). À première vue, je n'ai reconnu des noms d'amis parmi les Français que Loche R., qui est Polonais d'origine mais Français et a fait son service militaire, ce bon Fouquières, à qui je pourrai demander conseil quand il sera revenu des Indes, Eugène Fould, qui a dû devenir plus ou moins Autrichien, et Louis-René de Grammont. Nous reparlerons de cela, mais je ne suis pas très chaud pour cette idée. Je suis

excessivement fatigué parce que j'ai eu le malheur d'écouter *Pelléas et Mélisande*. Tous les soirs où cela se donne, si malade que je sois je me jette sur cet instrument⁽²⁰⁾, et les jours où cela ne se donne pas je remplace Périot et me le chante, et je ne dors plus un instant. Encore merci de ta visite de l'autre jour qui m'a rendu heureux. Je ne peux plus travailler.

Ton

MARCEL PROUST.

1904.

Dimanche.

Mon petit Antoine,

Je t'ai écrit hier, je ne peux pas remettre la main sur ma lettre, pour te dire que j'étais repris, comme il y a un an, d'asthme continu, que je ne pouvais donc faire de projets, que si cela allait mieux je t'écirais et même te télégraphierais. Or, ce soir, je suis beaucoup mieux. Je suis toujours couché, mais je crois que cela va peut-être s'arranger et que cela n'a été que dû à un refroidissement, ou à trop de trional, plutôt. Je t'écirai dès que j'aurai repris ma vie pour la mettre à ta disposition. Mais j'ai bien peur que cela ne demande au moins quelques jours. Dans une lettre d'hier, il y avait tant de mots barrés que j'avais peur que cela ne te semble bizarre. À ce point de vue je suis assez content d'avoir dû, ne la retrouvant pas, la recommencer. Merci de tes gentilles lettres.

Ton reconnaissant

MARCEL PROUST.

1904.

Samedi.

Mon petit Antoine,

« Tu es si intelligent », comme tu dirais, que ta lettre se trouve être point par point une réponse à la mienne – que tu n'avais pas encore reçue. Sublime !

Pardonne-moi de t'ennuyer de mes propositions, mais en voici encore une. Tu m'apprends que tu ne vas pas en Égypte. Or, précisément comme je te l'écrivais, le mariage de mon frère est avancé d'un mois et aura lieu le 2 février. Alors, *si cela t'allait* de rester encore en Roumanie et si c'est la solitude seule qui t'en chasse, je pourrais (après avoir pris quelques jours de repos au lit, comme ce mariage m'éreinterait) partir pour Strehaia, que tu dis impraticable et dont l'amical inconfort me ravira, vers le 10 février, y arriver, en m'étant reposé deux fois en route, vers le 14 février et y rester jusqu'en avril auprès de toi, discret et ne te gênant pas, mais « sous la main » quand tu auras envie de causer et de voir un « représentative man » de tous les gens que tu connais, quelqu'un dont la vue te rappelle l'existence de Blum et avec qui tu puisses parler de Bernstein. Ce rôle modeste mais gentil me conviendrait infiniment, j'emporterais assez à travailler pour ne pas être du tout « à charge » et avoir d'autant plus d'expansion dans les moments heureux où je te verrais. Et nous mènerions la vie exemplaire de la famille laborieuse dont parle Xénophon, ou de Diderot et de ses amis au Grandval. Je ne te l'ai pas proposé dans ma dernière lettre où je savais pourtant que le mariage était avancé, parce que je croyais que tu partais pour l'Égypte. Mais du moment que tu n'y vas pas, peut-être cela t'irait-il ?

Peut-être préférerais-tu dans ce cas que je vienne en Égypte. Mais cela c'est une bien grosse affaire. Je le ferais cependant si tu le voulais. Mais il faudrait d'abord me reposer à Strehaia et j'ai peur d'être un compagnon très incommode pour un voyage aussi fatigant. En tout cas, je voudrais bien

quinze jours de Strehaia avant pour reprendre mes forces. Si au lieu de Strehaia tu préférerais que je passe avec toi le mois de février (à partir du 15) et mars dans un autre endroit, par exemple à Raguse, si tu l'aimes, il va sans dire que c'est accordé d'avance puisque Strehaia n'est pour moi que l'endroit où tu te trouves et que naturellement je ne le préfère pas en soi. Je t'écris cela tout de suite au reçu de ta lettre m'apprenant que tu ne vas pas en Égypte et sans songer aux détails d'exécution. Peut-être soulèveraient-ils quelques difficultés, mais que j'aplanirais. Mais je n'y songe pas avant de connaître tes intentions parce que peut-être tu désires maintenant rentrer à Paris, auquel cas je m'arrangerai à ce qu'on ne m'expédie pas tout de suite au loin afin de te voir un peu. L'ennui principal de cette lettre pour toi c'est qu'elle semble impliquer une réponse. Mais non. Si tu préfères rentrer à Paris, ne me réponds pas. Ne m'écris que si tu prenais ma demande en considération ; dans ce cas, mets-moi sur une feuille de papier un simple : « C'est possible » ou « Nous verrons ». Ou : « Oui, Strehaia pour mars, ou Raguse ». Et ne te fatigue pas à écrire. Moi je n'ai guère le temps d'écrire, étant souffrant et fatigué. Mais si mes lettres te distraient et si mes misérables potins ont pu un peu « t'amuser », je recommencerai comme dans les petits pavés. Remercie encore ton frère de sa charmante lettre et crois-moi bien affectueusement à toi.

MARCEL PROUST.

1904.

Cher ami,

J'ai été bien triste de ne pas vous voir ce soir. Jusqu'à minuit et demi, j'ai conservé quelque espérance. Mais il est une heure et demie et vous ne viendrez plus. Demain, c'est-à-dire aujourd'hui, jeudi, je sors et j'ai rendez-vous avec Noneleff⁽²¹⁾ à onze heures chez Larue. Peut-être y viendrez-vous ? Allez-vous avant chez les Noailles ?... Mais non. Je ne pourrai sans

doute pas y aller. Il est vrai que si Larue vous déplaît trop et si vous voulez me voir, vous pourriez venir chez moi vers neuf heures et demie ou même neuf heures, mais peut-être ne voulez-vous plus me voir ? Je pensais à ceci. Je vais, vous le savez, à Illiers, dimanche. Illiers est à une heure de Chartres. Si vous ne connaissez pas Chartres ou aimeriez le revoir, vous pourriez prendre avec moi le train de huit heures du matin ; je vous laisserais à Chartres. Vous pourriez y passer la journée avec votre ami Noneleff et ses amis. Pendant ce temps, j'irais à Illiers, je vous reprendrais à Chartres et nous rentrerions tous les deux le soir à Paris comme deux gentils. Je n'ai pas, hélas, de tentant automobile à vous proposer. Un modeste billet de première classe. Écrivez-moi un petit mot si vous ne veniez pas me voir ce soir. Et soyez gentil.

Marcel.

P.-S. Si vous avez *Mâle* (Histoire de l'Art Religieux) peut-être pourriez-vous me le prêter pour que je cherche des choses sur Chartres ; mais si vous ne savez pas où il est, ne vous dérangez pas car Billy⁽²²⁾ et d'autres l'ont.

Je partis pour la Roumanie. Marcel continua à m'écrire.

1904.

Cher Antoine,

Je voudrais te dire un peu ce qui se passe, mais je vis tellement dans mes livres. J'ai dîné hier soir chez les Noailles, où je dîne assez souvent : il y avait, outre la société habituelle, le jeune Guiche, fait qui ne mériterait pas une mention spéciale si Lucien⁽²³⁾ n'avait été placé à côté de lui et n'avait subi de ce fait une transformation physique telle qu'il a parlé sans arrêter, avec une volubilité inconnue et la joie de M^{me} Bovary quand elle s'écriait devant la glace : « J'ai un amant, j'ai un amant. » Moi j'y considérais avec

mélancolie le candidat à une maladie placé près du bacille (snobisme). Mais il est arrivé ceci (tout cela est plus qu'entre nous et uniquement pour essayer de te parler autrement que tristement, *car je ne te parlerai plus tristement, mon pauvre petit*) : Lucien croyait que si les Grammont ne l'invitaient jamais, c'était à cause de son frère⁽²⁴⁾ (Libre Parole et Duchesse née Rothschild) ; cette certitude l'accablait, mais expliquait les non-invitations. Vers la fin du dîner, l'innocent Guiche lui a demandé : « Est-ce que vous avez un frère » ? Lucien, dans sa stupeur, aurait bien voulu profiter de cette heureuse ignorance, de cette sainte simplicité, pour lui dire : « Non, je n'en ai pas et si vous apprenez qu'un Daudet dit du mal des Rothschild et des Juifs, cela n'a pas de rapport avec moi. » Mais ton implacable cousine avait entendu la question et l'a fixé. De sorte qu'après une hésitation mortelle, il a répondu : « Oui. »

Tout à toi,

Marcel.

1904.

Jeudi.

J'ai reçu ce matin ta lettre datée dimanche, que tout cela met longtemps !

Mon petit Antoine,

« Merci de tes bonnes lettres » qui était bien gentil, bien généreux, et même prodigue dans une dépêche à tant de sous le mot est bien plus vrai des tiennes qui me font un extrême plaisir...

De toutes manières, il m'est impossible de partir avec Constantin parce que j'ai pris froid. J'ai gardé le lit aujourd'hui, je me lèverai demain sans

doute et je ne serai pas avant quelques jours (Constantin part demain) en état de partir. Autre chose, je suis très fatigué et ai soif de partir pour n'importe où, soif « de lumière et de cieux embrasés », après tant de nuits éclairées à l'électricité devant ma table. Mais d'autre part mon travail est très en retard. Je n'aurai pas fini avant le 1^{er} mars. Je pourrais partir avant, mais il faudrait emporter vingt-cinq « Ruskin » ; ce n'est pas très commode. Mais je partirais volontiers cependant. Quand tu seras revenu à Paris, n'irais-tu pas volontiers à un Nice ou une ville quelconque. J'espère que tu me dis par humoristique gentillesse et aimable insistance : « Je ne vais pas à Constantinople si tu n'y vas pas. » Car j'en mourrais de chagrin (exagéré, mais le fond est vrai). Va à Constantinople. J'irais volontiers, mais je te répète que pour t'y voir cinq jours et ne plus te voir je préfère t'attendre à Paris, t'y voir un peu longuement, et partir ensuite (Constantinople ou ailleurs, plutôt ailleurs) t'ayant bien vu. À moins (comme je te le disais) que tu ne restes d'abord longtemps en Roumanie, où je pourrais te voir comme à Paris – trois semaines par exemple – et de là nous irions à Constantinople. Je veux surtout que tu fasses ce que tu ferais si je n'existais pas (hypothèse dans laquelle tu serais bien plus tranquille et plus heureux ; pourquoi faut-il que tu m'aies connu ?) et à ton retour je te verrai, si cela ne t'ennuie pas, pas énormément parce que je travaille tant et dors tant, etc. – je suis très mal en ce moment – mais enfin un peu tous les jours où tu seras libre. Mais sans plus rien de la tyrannique avidité d'autrefois.

Mille affections,

Marcel

J'apprends que ton frère est élu député. Il convenait que son grand cœur et sa grande intelligence eussent un moyen d'agir sur les hommes. Est-ce cela ou n'est-ce rien ? En tout cas je suis heureux de son succès. Mais je ne veux pas l'ennuyer d'une lettre. Seulement, dis-lui que je le félicite de tout cœur. Mais pense à lui dire, moschant(25) ; n'oublie pas, n'est-ce pas ?

OceanofPDF.com

1905.

Mon cousin Brancovan avait fondé une revue sur l'instigation de son ancien précepteur Marcel Miéville, qui devait devenir l'un des collaborateurs les plus assidus de cette revue. Elle publia quelques extraits de la traduction de « Ruskin » et inspira à Marcel Proust des réflexions qui sont contenues dans la lettre qui suit :

Cher Antoine et cher Emmanuel,

Je vous écris pour vous dire de lire sans perdre un instant le sublime roman de Boylesve dans la *Renaissance*, les choses si bien de Barrés. Enfin, c'est un numéro admirable et si vous voyez Constantin, félicitez de ma part le plus récent en date de mes tuteurs. En revanche, qui a pu rédiger l'incroyable feuille qui est jointe à ce numéro ? La première phrase est ainsi construite : « La *Renaissance latine* se permet de vous adresser un exemplaire de cette revue. » Je pense que cela signifie un exemplaire de soi-même, puisque c'est la *Renaissance latine* qui est sujet dans la phrase ; mais comment peut-elle se qualifier de « cette revue » ? Cela continue ainsi : « ... un exemplaire de cette revue, dans l'espoir que cet envoi vous permettra de vous rendre compte de la direction qui « lui » est donnée et de l'intérêt de *cette publication* ». Il y avait dans une pièce d'Offenbach un rastaquouère à qui on demandait : « Le comte de Saint-Dominguez ? » et il répondait : « Soi-même. » Je pense que c'est lui qui a rédigé cet appel. Toute la suite est aussi merveilleuse, y compris « les rubriques qui *figurent* dans cette publication sont *tenues* par MM. Léon Blum », etc., et chaque numéro se termine par une *copieuse bibliographie* et une abondante revue des revues de tous les pays de race et de civilisation latines. « Revue des Revues de tous les pays de race et de civilisation latine » ne me choque d'ailleurs pas, car je ne suis pas Bertrand. Mais le reste. Enfin, on annonce un roman de M. Marcel M. : *Quand une Famille aborde dans une île*

déserte (Jules Verne, etc.). Le comptable devient cuisinier, l'avocat défricheur de forêts, le médecin matelot, à cause des nécessités nouvelles. Est-ce par un Maître Jacquisme de même genre que Constantin étant devenu directeur de revue, M. Marcel Mielvaque s'improvise romancier, en gentil Vendredi. Mais à part ces quelques réserves de l'abonné grincheux, le numéro actuel est sublime (bien que Ruskin y soit à la fois attaqué par d'Humières et par M^{me} Bulteau⁽²⁶⁾), supérieur à toutes les *Revue de Paris* et des *Deux Mondes*, au *Mercure*, à tout. C'est admirable et il n'y a pas une ligne à sauter. Tout ceci d'ailleurs n'était qu'un prétexte pour vous renouveler affectueusement, mes chers amis, mes adieux de Fontainebleau, en vous conseillant d'y apporter la préface de l'*Insecte*, de Michelet.

MARCEL PROUST.

1904.

Mon petit Antoine,

Ta gentillesse pour moi a fait ce miracle que moi, pour qui les absents n'existent plus, tu es absolument pour moi, seule exception de ce genre, comme si tu étais rue de Courcelles. J'ai dîné ce soir chez ta cousine Chimay. La princesse de Polignac que je n'avais pas vue depuis des années y était et m'a dit qu'elle venait de traduire ce philosophe américain que nous devions traduire ensemble, Thoreau, tous deux. Cela m'a fait assez de peine en me reportant à ce moment charmant où nous avons fait connaissance et aux espérances d'alors qui ne se sont pas complètement réalisées. Le *New-York* est devenu un *Figaro* où l'apparition honteuse⁽²⁷⁾ est imminente (d'un jour à l'autre). Constantin m'avait demandé des articles. Je lui ai fait la politesse d'y substituer « Ruskin ». Je t'aime beaucoup, mon petit Antoine, et je sens que j'aime beaucoup aussi ton frère.

Ton

Marcel.

« Mathieu⁽²⁸⁾ » comme dit Lucien est vraiment *très* spirituel (ce n'est pas de Lucien mais de moi).

1904.

Mon cher Antoine,

Je suis triste de ne pouvoir aller te dire adieu, ma douleur dans le dos a pris de telles proportions que je ne puis bouger. Si tu voyais tes cousines, *tu serais bien gentil* de le leur dire pour expliquer mon absence. Excuse mes scrupules pour les « tombeaux », mais je serais si désolé de te fâcher. Beau voyage en Égypte (puisque je suis certain que tu ne le feras pas), admire « les grands Sphinx allongés au fond des solitudes qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin », « Chéops qui dans sa gloire inaltérable dort », enfin toute l'Égypte « au front bandé d'orgueil et de science ». L'Égypte « the parent of Astronomy, Geometry and the mother of Christ ».

Amitiés,

Marcel.

1906.

Rien n'était simple avec Marcel.

Il rédigea un portrait de moi qui parut dans le Figaro en 1906.

« M. Paul Deschanel interroge le secrétaire de la légation de Roumanie, prince Antoine Bibesco, sur la question macédonienne. Tous ceux qui disent « Prince » à ce jeune diplomate d'un si grand avenir, se font à eux-mêmes

l'effet de personnages de Racine, tant avec son aspect mythologique il fait penser à Achille ou à Thésée. M. Mézières, qui cause en ce moment avec lui, a l'air d'un grand-prêtre qui serait en train de consulter Apollon. Mais, si, comme le prétend ce puriste de Plutarque, les oracles du dieu de Delphes étaient rédigés en fort mauvais langage, on ne peut en dire autant des réponses du prince. Ses paroles, comme les abeilles de l'Hymette natal, ont des ailes rapides, distillent un miel délicieux et ne manquent pas, malgré cela, d'un certain aiguillon. »

La lettre suivante montre les proportions que tout prenait avec Marcel Proust.

1905.

Mon petit Antoine,

J'ai causé avec Calmette. Il résulte de notre conversation, et à mon grand regret, que pour une raison que je ne peux pénétrer, il désire que je donne un article avant celui qui allait passer. De sorte que je donne immédiatement à composer celui qui était prêt sur M^{me} Lemaire (d'ailleurs comme il désire que cela paraisse maintenant régulièrement tous les quinze jours, si vraiment l'article Greffulhe doit passer après celui-ci, il sera dans quinze jours, mais est-ce sûr ? Voilà ce que je ne sais). Dans ces conditions, ne veux-tu pas que je transporte le petit médaillon de mon cher ami du salon Greffulhe au salon Lemaire. Cela ne m'empêcherait pas de reparler de toi dans le salon Greffulhe. Mais ce « tiens » vaudrait mieux en attendant le très certain d'ailleurs « tu l'auras ». Si donc tu n'y vois pas d'inconvénient, c'est ce que je vais faire. J'ai dit à Ettemlac (Calmette) et Enadrac (Cardane) que je voulais transporter quelqu'un d'un salon à l'autre. Je n'ai naturellement pas dit que c'était ton portrait que je voulais changer. Ils m'ont séparément prié de n'en rien faire, disant que c'était exquis ainsi, et je te dirai ce que je crois leur raison. Mais je voudrais le faire, si tu n'y vois pas d'inconvénient, *je t'en prie, veille-le*. Veux-tu que ce soit *Deschanel*

qui t'interroge sur la question macédonienne ? *Ou qui tu voudras ?* Car je ne peux mettre Hervieu dans un salon où il ne va pas.

Réponds-moi sur tout cela avant cinq heures. Mais ne viens pas toi-même pour ne pas me réveiller et fais laisser la lettre en bas pour qu'on ne me réveille pas. Je la ferai demander quand je serai réveillé. D'autre part, tâche de venir me voir (si tu veux venir dîner avec Emmanuel, écris un petit mot à maman pour l'en avertir ; elle ne cesse de demander quand vous viendrez dîner). Si demain tu ne vas pas, dis le jour que tu veux, car j'ai à te parler de cette conversation avec Calmette, qui me paraît assez mystérieuse. Que fais-tu ce soir ? J'ai rencontré Flers et Caillavet qui croyaient etc., etc., m'ont invité à *Vergy*⁽²⁹⁾ pour la première, deuxième, etc. J'ai trouvé de merveilleux prétextes, mais me demande maintenant si je pourrai y couper à jamais et si je n'aurais pas mieux fait d'y aller ce soir (ce soir jeudi) ; dans ce cas, je leur téléphonerai peut-être, mais vraiment je crois que non.

Tout à toi,

Marcel.

Cher Antoine,

Tu serais très gentil de passer de toutes façons en revenant de chez M^{me} de Pierrebourg (à quelle heure ?). Si tu ne me trouvais pas, tu trouverais un mot de moi et c'est tellement sur ton chemin. Je te dirais : j'y serai, si je n'avais un rendez-vous avec Charles Ephrussi qui ne sera précisé qu'à une heure où tu risques d'être déjà parti dîner. Pourquoi es-tu si gentil pour moi ? Étant déjà Ibsen et Carlyle, pré-tendrais-tu devenir Jésus ?...

Il est trois heures de l'après-midi. Je n'ai pas encore dormi, ayant été à la fois très malade et très malheureux. Aussi venir avant six heures et demie aurait quelque chose d'homicide. Mais après six heures et demie quelque

chose d'excessivement gentil. Mais sois, encore bien mieux, dans l'endroit que mon mot dira. Veux-tu Larue, 11 heures ?

Tout à toi,

M. P.

1905.

Mon cher Antoine,

Je pense souvent et affectueusement à toi. Si je ne t'ai pas envoyé ma traduction de « Ruskin », c'est qu'Emmanuel m'avait conseillé d'attendre pour cela qu'il me donnât une adresse précise ; et il ne me l'a pas donnée. Tu as vu « des sables et des astres », je vois. Peut-être « astrologue noyé dans les yeux d'une femme, la Circé tyrannique aux dangereux parfums, pour n'être pas changé en bête » t'es-tu « enivré de cieux embrasés ». « La glace qui le mord, le soleil qui le cuire, effaça-t-elle enfin la trace des baisers ? » J'espère au fond que non, et surtout je craindrais que là-bas « tu ne sois souvent ennuyé comme ici ».

De cœur à toi, mon cher ami,

MARCEL PROUST.

Je ne sais où ce mot te trouvera ; il t'est écrit de Versailles, où je suis souffrant depuis quatre mois, mais ne viens pas m'y voir, car il est impossible de m'y voir avant huit heures du soir ; c'est difficile après.

1905.

J'avais écrit à Marcel pour le féliciter à l'occasion de l'un de ses articles.

Cher Antoine,

Merci pour ton aimable pensée.

Je m'ennuie bien après toi. Dis à Emmanuel que je suis consciencieusement tout ce qu'il a eu la bonté de m'indiquer et mille autres choses encore, que je suis très malade et lui suis bien, bien reconnaissant.

Tout à vous deux,

Marcel.

Un jour, je demandais à Marcel Proust quelques noms propres qui pourraient être utilisés, mais qui appartiennent à des personnes vivantes. Il me répondit.

J'ai un regret de mon indiscretion et du temps que je lui ai fait perdre à écrire cette lettre ; elle est un témoignage de sa minutie et de son amitié.

Mon cher Antoine,

Excuse-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à ta lettre : je l'avais égarée, avant de la lire, et viens seulement de la retrouver.

Ce que tu demandes soulève certaines difficultés, car aujourd'hui les gens non parents portent des noms de Saint-Simon éteints ; quelques-uns l'avouent franchement. Tel le comte de la Feuillade, et M^{me} de Lauzun qui ne prétend, je crois, à aucune descendance avec Lauzun. Mais il n'en est pas de même pour tout le monde et nous avons des amis... Enfin, malgré les objections, je te dis certains noms qui me semblent éteints. Que le Tout-

Paris, le Gotha et ton expérience mondaine te les fassent vérifier. Je supprime tous ceux que Balzac a utilisés (*et qui d'ailleurs n'étaient pas éteints de son vivant*) : Tessé, Ternas, Listenois, Limenil, Tressan, Tresmes, Morville, Moussy, Murée Meuse, du Roure, Entragues, Saint-Adon, Adoncourt, Agenois, Saint-Aignan, Jarze, Kerkado, Lambese, Prie, Priego, Selville, Shomberg, Louville, Saint-Louis, Albano, Albe-marle, Albert, Alegre, Alincours, Reze, Phelypeaux, Plenœuf, Polastron, Cartelin, Camillac, Lusace, Lumin, Lusignan, Lussan, DuLac, Luge, Mahoui, Maillebois, Artin, Arneguec, Arizza, Argouges, Argenton, Avaux, Aubaton, Ambercourt, Auleterre, Aubigné, Aumont, Aydie, Banille, Tallart, Mortende, Mortrey, Montgon, Montgaillard, Montgivrault, Montmorel, Montreval, Montsoreau, Morstein, Mortagne, Fervaques, La Feuillade, Ferriol, La Feuillée, Estoublon, Esteva, Estrades, Estaing, Evreux, Feuquières, Fiennes, Flamaras, La Carte, Bercy, La Buchère, Beringhen, Bernaville, Beuvron, La Billandrie, Bissy, Blamo, Balinville, Blansac, Blancmesnil, Blécourt, Bois-guilbert, Bois-Dauphin, Boysseuil, Bonac, Bosson, Bincheret, Castelmoron, Cassou, Cassart, Harlay, Halluyn, Hallegres, Rubatel, Canaple, Balize, Bechaneuil, Belestat, Boufflers, Baldue, Bouligneux, Bourlemont, La Bourlie, Borteville, Bouyols, Brajeloque, Brancas (mais en y réfléchissant, Brancas n'est éteint que quant aux mâles, et je crois qu'il y a une Brancas P. et une autre qui restée fille porte le nom de comtesse de Brancas), Bregendire, Breante, Bretagne, Brillac, Brionne, Brienne, Bussy, Soisson, Sourches, Sousternou, Tencin, Thianges, Tournay, Tresnel, Tresmes (je l'ai peut-être déjà dit, celui-là), Turgol, Trudaine, Tursin, Thury, Lobineau, Lopineau, Longueville, Longepierre, Langalluire, Lageron, Langlée, Lamoreleau (peut-être pas éteint), Lassy, La-vaudin, Sainte-Hermine, La Hire, Floranges, Florenseau, Feversham, Saint-Evremont, Saint-Megrin, Melun, Melac, Manguy, Meuille, Menin, Maurepas, Mazarin, Meau, Medavid, Majorda, Nevet, Nevers, Nesemond, Nanjis, Saint-Nectaire (peut-être pas éteint), Nancre, Negrion, Nelaude, Mansart, Mancel, La Garnache, Saint-Germain-Beaupré, Saint-Géran, Croissy, Creuilly, Dalmont, Dugeau, Chelurgel, Chamboras, Oppède, Saintblon, Patkul (à réserver plutôt pour une comédie que tu ne

trouveras pas assez drôle par elle-même), Permangle, Gale, Frontenac, Ganaches, Dogois, Douze, Dromesnil, Effiat, Espernon, Espinay (peut-être porté par les Ligne), Estaives.

J'espère que cette liste te sera utile.

À toi,

Marcel.

À la fin de 1904, je fus transféré de la Légation de Roumanie, à Paris, à celle de Londres. Marcel voulut me donner des lettres pour des amis de là-bas.

1905.

Cher lord Fitz Maurice,

En vous demandant de donner un rendez-vous à mon ami, le prince Antoine Bibesco, venu passer trois mois à Londres, comme secrétaire d'ambassade du roi de Roumanie, qui veut faire connaître les aspirations de la Roumanie à Londres, je cherche seulement à avoir, par lui, de vos nouvelles, et à saisir une occasion de vous renouveler l'expression de ma sincère amitié. Je me réjouis surtout de vous permettre d'être exalté par une des intelligences les plus séductrices et les plus chaleureuses qu'il m'ait été donné de rencontrer et de faire naître des causeries que sera réduit à imaginer et à envier votre ami commun, enchaîné loin de Londres, sur son rocher de solitude et de silence, par une infortune égale à celle d'Andromède. Grâce à vous, Bibesco pourra entrevoir si vous pouvez le guider un peu, tout ce que votre pays renferme d'admirable, dans l'ordre de l'intelligence, comme dans celui de la beauté, depuis Georges Meredith jusqu'à M^{me} Sydney Webb.

Quand il se sera enquis de votre adresse, il me la fera parvenir et je pourrai ainsi vous envoyer la traduction que j'ai faite de la Bible d'Amiens. Nul doute que vous ne preniez un plaisir pervers à voir ainsi défigurée, par un travestissement toujours maladroit et souvent grotesque, une œuvre dont vous haïssez si cordialement les grâces originaires.

Croyez, mon cher lord Fitz Maurice, à ma meilleure amitié.

MARCEL PROUST.

45, rue de Courcelles, Paris.

1905.

Mon petit Antoine,

Au lieu de t'occuper de faire modifier la carte de l'Europe au profit de ton pays, tu ferais beaucoup mieux d'écrire des pièces.

L'Empire anglais et les frontières de la Norvège ont moins de signification que les pièces d'Ibsen et de Shakespeare. Mais on est incapable de se mettre à la place des autres ; et peut-être que tu as raison. Dans tous les cas, sache que tu peux compter sur moi d'une façon absolue. Je viens d'écrire à Calmette, et, bien que la Roumanie ne soit pas d'actualité, ton article paraîtra⁽³⁰⁾.

Mais saura-t-on jamais dans ton pays ce que tu fais pour lui ?

Bien affectueusement

MARCEL PROUST.

Lettre probablement adressée à M. de Fleuriau – et jamais remise par moi à son destinataire.

Cher ami,

Je suis profondément touché de la petite carte postale et de la commission si spontanément faite à M. de la Sizeranne ; je vais d'ailleurs vous écrire ces jours-ci pour vous parler des merveilleuses hagiographies que j'ai eu tant de joie à recevoir, et aussi pour vous demander quelques conseils. Mais aujourd'hui, c'est un service d'un autre genre que je viens vous demander. Un des êtres les plus merveilleusement intelligents que j'ai eu l'occasion de connaître, le prince Antoine Bibesco, va passer trois mois à Londres comme secrétaire de l'ambassade de Roumanie. Si vous voulez reporter sur lui un peu de la bienveillance que vous avez bien voulu me montrer, il en est mille fois plus digne. Grâce à vous il pourra tirer de son séjour à Londres un profit spirituel infiniment plus grand qu'il n'eût fait sans cela et vous-même, je crois, trouverez un vif intérêt à connaître cette splendide intelligence. J'espère que vous excuserez, pour toutes les raisons, l'indiscrétion que j'ai eue de vous l'adresser et me permettrez de saisir cette occasion pour vous renouveler l'expression de mes sentiments bien reconnaissants et bien respectueux.

MARCEL PROUST.

Emmanuel et moi voulions inviter Marcel à se promener avec nous en Angleterre en automobile. – Voici la réponse à cette invitation.

1905.

Tu es bien gentil, mon cher Antoine, de penser à moi pour cette si sympathique excursion. Mais depuis que je suis rentré à Paris, je suis repris de mes crises et n'aurais pas le courage d'un aussi long déplacement. Mais

une autre année, si tu retournes en Angleterre, je te demanderai la permission de louer une maison non loin de toi et nous pourrions facilement nous voir. Du reste, même cette année il serait possible que j'allasse bientôt à quelque Brighton. Et maintenant que je suis devenu un « fervent de l'automobilisme », je pourrais facilement venir causer avec toi et Emmanuel, lui dire tout ce que j'ai préféré à Bayeux, que je n'ai manqué de me faire donner une lettre pour Maintenon⁽³¹⁾, mais que je n'ai pas eu la possibilité de m'en servir et surtout avec toute mon amitié, ma tendre reconnaissance pour votre double bonté pour moi.

MARCEL PROUST.

1905.

Mon cher Antoine,

Voici une lettre pour le président de la « Royal Academy ». Connais-tu lady de Grey ? Elle connaît pas mal de monde et par là pourrait peut-être t'être agréable. Je ne sais pas si elle ou M^{me} Talbot se souviennent de moi. Mais je peux demander à M. Hébrard, qui est très lié avec elle, ou à Reynaldo de te mettre en relations avec elle. Tu n'as qu'à me le dire. Des directeurs ou critiques de journaux anglais peuvent-ils t'intéresser ? Je crois que Billy⁽³²⁾ en connaît beaucoup et ce n'est pour moi que la peine de lui écrire. Veux-tu que d'Humières te recommande à des diplomates ? J'ai demandé à mon frère s'il connaît des savants intéressants. Mais ils me paraissent de demi-grandeur et pas pour toi.

Bien à toi,

MARCEL PROUST.

1905.

Mon cher Antoine,

Merci de ta lettre qui m'a fait bien plaisir. Elle a augmenté mon remords de quelque chose de mal élevé que j'ai fait. Quand le jeune fils d'excellentes et charmantes gens, que j'ai connus à Cabourg, est parti pour Londres apprendre l'anglais et les affaires, je me suis permis de lui donner un mot d'introduction auprès de toi. J'aurais dû d'abord te demander si tu m'y autorisais. Mais éreinté alors (aujourd'hui c'est tout à fait malade), je lui ai envoyé le mot de recommandation et négligé de te l'écrire (voulant le faire chaque jour). Je vois par ton mot qu'il ne t'a pas envoyé le mien. Cela me soulage, car j'avais peur que tu ne me trouves indiscret. Si tu le vois, comme il est très jeune et fils de parents très bourgeois, ne lui parle pas des saturniens, etc. J'ai un peu de responsabilité vis-à-vis d'eux. Excuse-moi de ne pas t'écrire plus longuement. En ce moment, je suis en grandes et incessantes crises, bien malade, mon vieil Antoine, que l'absence, la plus exacte pesée des intelligences et des silences me rend plus cher. Travailles-tu ?

Bien à toi,

MARCEL PROUST.

Non, pour me voir en ce moment, c'est très difficile ; d'ailleurs, je crois que je vais aller dans le Midi.

UNE EXPÉRIENCE ET UN ÉCHEC

À vingt ans, lecteur fidèle des romans détectives, j'ai toujours cru que l'amitié pourrait être une chose secrète et absolue.

Marcel Proust semblait si confiant que je lui proposai un pacte d'après lequel, à l'insu de tout le monde, je le tiendrais au courant des opinions des autres sur lui et lui, de son côté, me communiquerait ce que les autres disaient de moi.

Je lui racontai notamment que Porto-Riche m'avait déconseillé de le fréquenter parce qu'il déclarait que ça me donnerait une mauvaise réputation.

Je lui avais dit aussi que Léon Daudet, que j'avais rencontré chez ma cousine Anna de Noailles, avait déclaré en médecin que le mauvais état de Marcel Proust était dû à la morphine (ce qui était inexact).

De son côté, Marcel, ne jouant pas le jeu que je lui avais proposé, ne me fit jamais d'indiscrétions, sauf celle qui était contenue dans une lettre qu'on lira plus loin.

Le pacte auquel j'avais rêvé fut brisé ; malgré cela je trouvai en Marcel Proust un ami incomparable.

1904.

Cher Antoine,

Je n'ai qu'un désir qui est dans la vie de faire ce que tu ne peux décidément faire toi-même. Espérons que cette phase ne finira pas trop vite et en attendant tout à toi mon petit Antoine.

Marcel.

Seulement cette phase exige *de la loyauté, de la loyauté, de la loyauté*, puisqu'elle est non de sentimentalisme mais de dévouement.

1904.

Cher Antoine,

L'habitude de tout te dire doit rester ton privilège et ne doit s'étendre à qui que ce soit. Lucien Daudet, Reynaldo, Yeatman, etc. l'ignoreront également. Ce n'est pas pour en parler à Lauris, Billy ou à Constantin⁽³³⁾.

Je suis de nouveau malheureux, mon petit Antoine, et la vie ne m'est pas douce en ce moment. Pardonne-moi.

Ton

MARCEL PROUST.

Cher Antoine,

Je t'écris pour te dire que je ne cesse plus d'apprendre de nouvelles histoires de femmes que tu as voulu violer.

Enfin c'est fantastique ta violence. Chose plus importante encore, ne viens pas me voir l'après-midi ces jours-ci, car je ne te recevrais pas, étant fatigué. Jamais avant neuf ou dix heures du soir. Écris quand tu pars.

Au revoir

Marcel.

1904.

Cher Antoine,

(Ceci n'a aucun rapport avec le mot que je devais t'écrire, ou plutôt en est la négation.) Le mot de Reynaldo m'est revenu ce soir à l'esprit et m'a fait réfléchir et a eu un résultat diamétralement opposé. Je me suis dit, en effet, que si tu étais un peu bête, je l'étais encore plus, que le moment était vraiment très mal choisi et que c'était un de ceux où je devais savoir ce que je voulais et si je voulais persévérer ou plutôt revenir à une *amitié si absolue* pour toi. Et je me suis dit que oui. Donc si ces temps-ci j'ai parlé de toi sur un ton moins lyrique (ne crois pas que cela soit une manière déguisée de l'avouer), que j'ai dit du mal de toi, rien n'est plus faux. Mais je te jugeais au lieu de t'exalter, etc., etc. Je reviens (si je peux encore...) au mode antérieur, etc., etc. Je développerais cela, mais j'ai tant de fièvre que je ne peux écrire. Si tu peux passer en revenant du Bois, tu me trouveras sûrement, car je suis malade. Quand je n'aurai plus ma fièvre, je serais ravi de dîner à Armenonville. C'est un désir que j'ai depuis des années.

À toi.

Marcel.

1904.

Cher Antoine,

Tu as été *très gentil* ce soir. Mais tout de même, tu es le marchand de mon âme et j'aimerais mieux pouvoir te rendre toutes les gentilleses et pouvoir la reprendre et la retrouver telle qu'elle aurait été si je ne l'avais pas vendue, avec ses secrets intrahis, ses tombeaux et ses autels inviolés. Par moment se dresse devant moi le visage défunt et plein de reproches de « ce qui aurait pu être et ce qui n'est pas », c'est-à-dire l'être meilleur que

j'aurais été si pour te renseigner coûte que coûte je n'avais pas vendu ce que personne ne devrait pouvoir acheter et ce qu'en réalité le diable achète seul. Mais, hélas ! « It may not be mended and patched and pardoned and worked up again as good as new. » Pour la question de la traduction de *Ruskin*, j'aimerais mieux avoir fait ma révision avant. La révision consiste en ceci : partout où j'ai un doute, j'ai mis en marge un « ? » Nous feuilleterons le livre et chaque fois que je verrai un « ? » que je n'ai pas demandé à d'Humières, je te le demanderai (ou à Nordlinger⁽³⁴⁾).

Ton

M. P.

1904.

Cher Antoine,

Tu as des défauts. Je crois que si tu pouvais te corriger (pas avec moi mais avec tes amis futurs), ce serait très précieux pour toi, d'abord parce que tu deviendrais meilleur, plus parfait, plus fin et aussi utilitairement. Ne change pas avec moi, on ne corrige pas une pièce, on en fait une meilleure en profitant de l'expérience des défauts de la précédente. Fais de nouvelles amitiés et ne retombe pas dans les mêmes errements (je me resservirai de ce développement).

Ton

Marcel.

1904.

Mon petit Antoine,

(Tu vois que je ne t'écris pas sur ce ton fâché – du reste *on ne doit se fâcher que pour des choses sans importance* – et puis je trouve que ces incidents reviennent trop souvent pour avoir chaque fois une déperdition nerveuse et sentimentale trop grande.) Je voulais te dire quelques *ultima verba*, après lesquels les débats de ce genre seront à jamais clos. J'ai eu aujourd'hui la punition némésienne d'une personne qui a voulu outrepasser les possibilités du destin.

1° En croyant contracter une amitié en dehors des limites et des restrictions habituelles.

2° En violant pour son ami toutes les conventions les plus sacrées du secret gardé aux autres, etc., etc.

Le fait de te sacrifier ce qui jusque-là était le trait permanent de mon caractère, l'impossibilité de répéter le mal ayant été proclamée à diverses reprises par toi la seule preuve d'amitié que je ne t'avais pas donnée.

Hélas ! devais-je en croire une amante insensée ? »

Aussi pour demeurer dans « Andromaque », à peine, avec la honte de violer un serment, de trahir un ami, de t'immoler ma conscience, l'avais-je fait, que tu m'en as immédiatement puni par la plus machiavélique des réponses, ce qui est la situation la plus tragique connue ; c'est pour cela que Racine n'a pu l'exprimer que par ce vers sublime que je répéterais maintenant, si maintenant je ne m'en fichais absolument :

« Grâce aux dieux mon malheur passe mon espérance ».

Conclusion pratique : si tu le veux bien, nous renoncerons à ce pacte impossible et cruel qui m'a déjà fait tant de mal. Je choisis pour le dénoncer un curieux moment, puisque je t'ai fait mille révélations ; toi, pas la plus petite ; ce n'est pas le moment que j'aurais dû choisir pour faire le partage,

alors que j'ai tout donné et toi rien. Je vends mes actions au mauvais moment. N'importe ! Que ceci soit à jamais fini. Nullement notre amitié. Je ne serai pas un soupçon moins gentil avec toi. Mais plus de confidences, plus d'alliances, plus de tombeaux. Beaucoup d'amitié que je t'envoie.

Marcel.

Je pourrais te « motiver » fortement ma lettre ; c'est inutile, n'est-ce pas ?

1904.

Mon cher Antoine,

Ce qui m'étonne, c'est de ne pas te voir, puis soudain succède quand je te vois comme ce soir, *un très grand* plaisir. C'est qu'en effet ta personne, ta personne physique elle-même garde le souvenir inconscient des qualités merveilleuses que tu as eues et qui, matérialisées, chargées par la fée de ton caractère autodestructeur à n'être plus que des regards, des inflexions de voix, des gestes, gardent cependant pour celui qui les a connus le charme d'une image particulièrement touchante, celle que les objets laissent d'eux-mêmes, font eux-mêmes, une empreinte qui aurait du sens et de la beauté. À un autre point de vue, comme le fond de ma nature est la sympathie, je recrée plus volontiers en moi les états qui m'unissent aux êtres que ceux qui m'en séparent. Aussi le souvenir des rares gentillesse que tu as eues pour moi (je ne veux pas dire qu'elles ne furent pas nombreuses, mais au contraire qu'elles furent d'une espèce exquise et rare) revient-il souvent me donner le désir de faire du bien si l'occasion m'en était donnée, ce qui, hélas ! étant donné ma situation dans la vie, paraît bien improbable, mais ce qui est une raison même pour que cela soit possible. Aussi, si jamais dans une circonstance donnée je puis t'être momentanément utile, je serai

heureux que tu te rappelles que de cette manière exceptionnelle et précise je reste

ton dévoué et reconnaissant

MARCEL PROUST.

Je serais très heureux si M. Vuillard voulait consentir à me vendre l'esquisse du dîner d'Armenonville l'année dernière, point de coïncidence unique entre son admirable talent qui féconde souvent ma mémoire et une heure charmante et parfaite de ma vie. Tu me rendrais service en le lui demandant.

1904.

Mon cher Antoine,

Je t'écris par scrupule excessif – et peur toujours d'être faux en ayant seulement remplacé par un sentiment différent un sentiment dont l'expression peut persister dans l'esprit de l'autre comme l'énoncé d'une vérité constante – (quel style), ceci qui m'est très désagréable à t'écrire et d'ailleurs peut-être pas vrai, si tu entends par vrai une chose entièrement réalisée, tandis qu'ici c'est une vérité qui devient, etc. Je voulais te dire que ta (très naturelle d'ailleurs) nouvelle attitude à mon égard, – mystère ou plutôt absence de confidences, de questions, *d'union*, en un mot – a rencontré en moi un être que je n'étais pas avant de te connaître, que tu as fait tel et qui avait pris l'habitude de ne plus vivre pour soi tout seul, d'étendre jusqu'aux limites d'un autre être l'horizon de sa vie et en conséquence de répandre perpétuellement dans ce prolongement indiscernable de son moi ce que sa vie pouvait rouler chaque jour de brillant ou de fangeux, tel quel avec les spectacles qu'elle avait surpris et reflétés, avec les secrets qu'on lui avait jetés. Or, perdant mon deuxième moi (c'est-

à-dire toi), par ta nouvelle attitude, je n'ai pu changer la forme nouvelle que tu avais donnée au premier. Et comme un fleuve qu'on endigue par une muraille là où il coulait naturellement – une haute et impénétrable muraille – se répand d'un autre côté, obéissant à la loi de son flux, qu'il doive par là féconder d'autres terres ou se perdre en elles, j'ai dû verser dans un autre confident ce dont tu ne voulais plus et recevoir de lui la confiance devenue nécessaire depuis que tu m'y avais habitué. Allons, ce mot lâché me fait rougir de honte.

Calmette m'a fait dire que j'aurais aujourd'hui les épreuves.

Je pense donc que celles que j'ai endurées en te faisant attendre Touarhel sont bientôt finies et que l'article paraîtra incessamment. Les jeunes femmes ont vraiment une manière peu identique de soigner leurs grossesses. *M^{me} Yeatman* n'osait pas aller à Senlis et *M^{me} Louis de Montebello* allait à Londres assister à un mariage (Raoul Duval). C'est *M^{me} Yeatman* qui est dans le vrai. Pourvu que le neveu ou la nièce future de Bertrand, en plus de l'industrielle activité qu'elle héritera naturellement des siens, ne porte pas plus tard la peine d'avoir été ainsi ballottée.

Ton

Marcel.

Marcel me répond à une demande que je lui avais faite de me renvoyer un article de lui que j'avais perdu.

1905.

Cher Antoine,

Je te renvoie l'article sur l'automobile, puisque tu l'aimes. Garde-le. Même si je n'en retrouve pas d'autre, cette publicité me suffit. Je ne peux

pas te dire lequel je préfère. Je pense que tu as raison. Mais cependant il y a dans les deux autres une ou deux phrases qui contiennent, je crois, quelque chose de plus subtil et de plus important. Mais je suis obligé de me borner à une expression sommaire de ces vérités, en pensant que l'article est destiné à tomber sous les yeux de Palikao ou de Lasteyrie qui heureusement se réserveront pour... à propos, pour qui ? Réserveons-nous nous-mêmes de nommer l'écrivain à qui nous voudrions faire la plus sanglante injure « celui dont Palikao fait ses choux gras et que Napoléon Gourgaud prend pour le dessus du panier. » Sans vouloir te forcer à m'écrire et sans commander cette horrible chose (une correspondance), je voudrais bien savoir si tu as reçu les deux articles. Parce que pour une fois que je peux vérifier si les envois que fait mon domestique arrivent, c'est embêtant de voir que non. Est-ce qu'on ne dit pas « Ab uno disce omnes »...

Je te parle de frivolités à cause de notre commune *bonhomie*, vertu essentielle, saine et recommandée par Joubert.

Tout à toi,

Marcel.

J'avais écrit à Marcel pour lui demander des nouvelles de sa traduction de « Ruskin » ; voici sa réponse :

1906.

Antoine,

Tout ce que je fais n'est pas du vrai travail, mais seulement de la documentation, de la traduction, etc.

Il y a des passages qui sont très difficiles à comprendre ; Nordlinger m'a aidé, toi aussi, je t'en suis infiniment reconnaissant.

Cela suffit à réveiller ma soif de réalisations sans naturellement l'assouvir en rien. Du moment que depuis cette longue torpeur j'ai pour la première fois tourné mon regard à l'intérieur vers ma pensée, je sens tout le néant de ma vie, cent personnages de roman, mille idées me demandant de leur donner un corps comme ces ombres qui demandent dans l'*Odyssée* à Ulysse de leur faire boire un peu de sang pour les mener à la vie et que le héros écarte de son épée. J'ai réveillé l'abeille endormie et je sens bien plus son cruel aiguillon que ses impuissantes ailes. J'avais asservi mon intelligence à mon repos. En défaisant ses chaînes, j'ai cru seulement délivrer un esclave, je me suis donné un maître, que je n'ai pas la force physique de contenter et qui me tuerait si je ne lui résistais pas.

À toi,

Marcel.

Au fond ma crise est maintenant calmée et je pourrais très bien aller à Versailles. Mais elle me laisse souffrant et il fait un temps si désagréable. Enfin je verrai, mais j'ai des doutes.

1905.

Cher ami,

1° Voici les numéros de la *Galette des Beaux-Arts* que tu m'as demandés ; je n'ai pu en avoir d'autres, ce sont les miens que je te prête (pléonasme, puisque étant les miens ils sont tiens, phrase banale qui semble un peu hardie, mais je t'expliquerai de vive voix, c'est très gentil).

2° Malgré une lettre reçue ce matin qui a beaucoup calmé mes ennuis, leur effet physique est arrivé seulement aujourd'hui et j'ai une crise tellement vive que je ne sais pas si je serai en état d'aller à Versailles. Si elle est finie vers six heures, alors j'irai. Sans cela, j'ai peur de ne pouvoir. Peur,

car je me réjouissais beaucoup de ce retour. Si je n'avais pas Billy, j'aurais pris, vers neuf heures, un train pour Versailles et j'aurais été vous(35) attendre au train de onze heures sept, mais Billy, malgré toutes les plaisanteries auxquelles je l'ai paradoxalement, patiemment et violemment acclimaté depuis tant d'années, ne comprendrait pas ce si vif désir, et je préfère, si je ne puis aller dîner à Versailles, n'y pas aller du tout. J'ai encore un très fort espoir de pouvoir aller à Versailles où Peter me fera beaucoup de bien. Enfin je verrai. Sans cela, et si vous ne m'y voyez pas, rappelle à Bertrand qu'il a bien voulu convenir d'entrer en revenant chez Larue et chez Weber. Je serai avec Billy chez l'un des deux. J'y serai à partir de l'heure où arrive votre train d'onze heures sept (je regarderai dans l'indicateur) vers onze heures quarante, je suppose, jusqu'à une heure et demie. Je vous dirai, sinon ce soir, du moins à notre prochaine conversation plus longue, des choses que tu ne trouveras pas du tout méchantes.

Je voudrais bien savoir *très exactement* les choses que mange, boit, aime à avoir M^{me} de Noailles. Et *s'il y a des gens* qu'elle aimerait, ou des gens *qu'elle* n'aimerait pas, enfin savoir ce que je dois faire. Je voudrais ne pas le savoir que mardi. Du riz ? Mais comment ? Cuit ? Au lait, à l'eau ? etc. Du poulet ? Mais rôti, ou n'importe comment, à la gelée, etc. Nous parlerons de cela ensemble.

À ce soir, méchant.

M. P.

Si ce temps vous faisait changer Versailles et si vous voulez tous dîner à Paris au restaurant, envoyez un petit mot pour se voir après dîner.

Mlle de Mornant, amie de Saint-Loup, l'un des héros du « Temps retrouvé », a joué un rôle dans la vie de Marcel Proust.

1906.

Cher Antoine,

Voudrais-tu me rendre *discrètement*, je veux dire sans en parler à d'autres, le *service suivant* : Téléphone de ma part à Hermant, demande-lui si en sa qualité de critique dramatique du *Gil Blas* il va ce soir aux débuts d'*Otero* aux Mathurins et en rend compte. Si oui, il me ferait très grand plaisir en disant que Mlle de Mornant, qui joue dans une pièce du même spectacle, est très belle ou charmante ou ce qu'il voudra. Il peut dire s'il veut : « Un de mes amis me demande de dire que Mlle de Mornant, et je le fais volontiers. » Si, au contraire, les Mathurins ne rentrent pas dans la critique dramatique de *Gil Blas*, demande-lui s'il pourra faire passer une petite note au *Courrier des Théâtres* sur Mlle de Mornant, mais pas avant que je la lui envoie.

Je ne crois pas que j'irai à votre dîner, même en admettant (ce qui me semble douteux) que Constantin m'invite. Pourquoi sept heures et demie ? C'est encore plus compliquant.

Au revoir, cher Antoine.

MARCEL PROUST.

Demain vendredi (aujourd'hui), je pense me réveiller tard. Je t'en prie, fais à *temps* la chose *Hermant*. Sée a-t-il une critique dramatique ?

1906.

Merci, mon petit Antoine, je n'envoie pas la lettre à Sée parce que je préfère que tu la récrives. Dis-lui que la personne s'appelle, sur les affiches, M^{lle} de Mornant, mais qu'il est préférable qu'il l'appelle M^{lle} Louisa de Mornant (ad libitum d'ailleurs), qu'elle s'est déjà fait remarquer dans le *Coin du Feu*, de Tarride, que s'il la trouve mauvaise et ne veut pas prendre cela sur lui, il n'y a qu'à dire : « On me demande de dire, et je le fais volontiers. » Tu peux très bien lui dire que tu le fais pour moi, cela m'est égal. Je t'en prie, mets l'adresse de Sée bien lisiblement et le nom de Mornant bien lisiblement pour qu'il n'y ait pas d'erreur. Si Sée voit aux Mathurins un autre courriériste à qui il puisse la recommander (sauf le *Figaro*) c'est très bien, mais alors qu'il nous le dise.

Veux-tu que je dise à M^{lle} de M. que tu t'en occupes ? Elle te serait ainsi très reconnaissante. Tâche de venir me voir dans la journée, car je ne sortirai certainement pas. Mais l'après-midi je dormirai sans doute très tard ; j'ai eu des crises terribles tout le temps. Je vais maintenant dormir ; heureusement une crise m'ayant réveillé, j'ai eu ta lettre à temps. Sans cela je ne l'aurais vue que ce soir.

À toi,

Marcel.

1907.

Mon cher Antoine,

Je rassemble le peu de forces qui me reste dans une crise atroce pour te dire ma joie et ma reconnaissance de cette fête délicieuse, dont j'ai senti du reste que tous tes convives t'avaient un gré infini. Si par hasard tu avais l'intention de passer chez moi, que ce ne soit pas avant dix heures et demie

ou onze heures du soir, je serais dans *l'impossibilité* de recevoir avant dîner. J'espère te revoir avant ton départ pour te remercier encore.

Tout à toi,

J'avais donné un petit dîner pour Marcel Proust à Armenonville avec les Louis de Montebello, ma cousine Anna de Noailles, Vuillard.

1907.

Mon cher Antoine,

Fais absolument ce que tu voudras, *maintiens* ou *remets* à ton choix, à ton gré. N'acceptant plus – du moins c'est ma vague intention – un seul dîner que ce dîner avec toi, je serai libre n'importe quel jour. Tout ce que je te demande est qu'avant midi tu fasses déposer *chez mon concierge* un mot me disant si cela tient ou non (naturellement si tu as eu ma lettre que plus tard, si tu étais sorti de chez toi, tu ne me donneras ta réponse que plus tard, chez mon concierge, toujours pour ne pas me réveiller). Je préfère de beaucoup les cabinets particuliers, comme l'atmosphère du restaurant m'est mauvaise. Mais si nous sommes seulement tous les deux, ou seulement trois, le cabinet me paraît bien difficile. Dans ce cas, comme atmosphère du restaurant en bas, Durand m'est moins mauvais que Larue. Si nous sommes tous les deux seulement, nous pourrions peut-être demander l'hospitalité à une de tes cousines (bien que cela m'ennuie à cause du Tanagra que j'ai cassé l'autre été). Ou encore « L'Union », mais il faudrait que je le sache pour me mettre en habit. D'ailleurs le restaurant est peut-être plus agréable. Enfin, tout absolument à ton choix, mon cher Antoine. Si nous remettons cette belle fête, veux-tu néanmoins que nous nous voyions un instant ? Les horribles coquilles de l'article m'ont désespéré. Des pierres sans *feux* sont d'une ingéniosité dans l'ineptie qui est la plus cruelle forme de coquilles, parce qu'on croit que ce n'en est pas une. Ainsi du reste.

Tout à toi,

Marcel.

1907.

Mon cher Antoine,

Comme il y a tout de même un peu de fatalité dans ma vie, ta lettre est arrivée quelques heures après la clôture d'une période où j'eusse pu te voir beaucoup, et au moment où l'allumage du calorifère (1^{er} novembre), dont la cheminée est adossée à mon lit, me donne de terribles crises... que l'accoutumance finit par atténuer, mais qui en ce moment sont à en crever. J'ai pourtant eu une heure de tolérable hier, de neuf à dix ; je t'ai fait téléphoner (ce n'est plus 514 00 !)(36) ; on n'a pas répondu. Restes-tu encore longtemps ? As-tu des soirs où tu fasses quelque chose (je veux dire où je saurais que tu ne te déranges pas pour moi, mais que « mecumne ou sine me » tu es de toute façon à tel théâtre, tel restaurant, chez toi ? De toute façon, que je vienne ou non) ?

D'ailleurs, si je peux te recevoir, je te téléphonerai. Seulement, hélas, à l'heure où sans doute personne ne répondra chez toi. En tout cas cet été, après l'achèvement d'un travail considérable que j'entreprends, je veux me consacrer, avant de quitter cette terre, à revoir quelques-uns des « Companions that have given all the best joy of my life on the earth » (car j'ai bien peur que dans l'autre monde on ne puisse plus « To meet their eyes again and clasp their hands »), et il n'y en a pas, mon cher Antoine, dont j'aie gardé un plus tendre souvenir que de toi. Ma vie solitaire m'a permis de recréer par la pensée ceux que j'aimais et j'ai toujours près de moi ce cher Antoine, comme aux jours où il a été si bon pour moi. Mais toi, depuis si longtemps, te souviens-tu même de moi ? Je lis avec effroi dans les journaux que le mariage de Constantin Brancovan a déjà été célébré, car je ne lui ai pas encore envoyé mon cadeau. Est-il parti en voyage de noces ? Pour longtemps ? Je te demande cela pour savoir quand je dois le lui

envoyer. J'espère du moins qu'il a reçu ma lettre de félicitations que je lui ai adressée aussitôt qu'il m'a annoncé son mariage. Adieu, mon cher Antoine, je sais que tu te moques de mes lettres longues et de mes effusions. Alors adieu.

Ton,

Marcel.

Mille choses affectueuses à Emmanuel.

1907.

Cher Antoine,

Je me rappelle que la première fois que tu as prononcé avec moi le mot d'amitié (ce fut une bien grande joie), ce fut pour me dire qu'à ton avis elle ne devait pas être utilitaire. Cela ne fut jamais de la tienne, mais de la mienne toujours, non d'intention, mais de fait. Pardonne-le-moi.

Bonsoir, cher ami.

M. P.

1910.

Cher Antoine,

Grosse émotion, ce soir. À peu près mort, je suis allé cependant à une salle, rue du Rocher, pour entendre la sonate de Franck, que j'aime tant, non pour entendre Enesco que je n'avais jamais entendu.

Or, je l'ai trouvé *admirable* ; les pépiements douloureux de son violon, les gémissants appels répondaient au piano, comme d'un arbre, comme d'une feuille mystérieuse. C'est une très grande impression. Je te le dis croyant te faire plaisir, parce que je sens que tu l'admires. Et il désaffadit et redessine le rondu qu'on a l'habitude de jouer en se pâmant, sous prétexte qu'il est angélique ; je suis trop fatigué pour te raconter tout cela, quoiqu'il y aurait des choses *importantes* à te dire.

Sans aller jusqu'à approuver Guiche, qui dit : « Allez-vous au petit « meeting » de M^{me} de Ganay ? », au lieu de réunion, et appelle Saint-Marc « baronnet » au lieu de baron, etc. ; en revanche, je trouve légitime les écrivains qui disent squire⁽³⁷⁾, home, etc., et puisque le français qui n'est pas une traduction le comporte, pourquoi le français qui est une traduction ne le comporterait-il pas ? J'ai depuis longtemps un conseil à te demander pour savoir s'il faut mettre un chapitre avant un autre dans mon livre. Mais ça m'embête tellement de t'en parler que j'aime encore mieux être privé du conseil.

Tout à toi,

Marcel.

1913.

Cher Antoine,

Voilà : Il m'est impossible de lâcher M. Cortin. D'autre part, je suis dans un état inouï et jamais je ne serai prêt avant l'heure du dîner pour aller chez toi ; mais si tu es souffrant, je viendrai tout de même. Mais ne peux-tu me laisser jusqu'à onze heures, car à dix heures, je finirai de dîner. Enfin je m'arrangerai. Qu'est-ce que c'est que cette indisposition subite ? Très méchant de ne pas me rassurer et de m'envoyer ce mot mystérieux. Moi je

suis *très malade* ; vais-je pouvoir me lever ? *J'ai une fièvre très forte*. Et j'ai des ennuis sans nom. Enfin, si je me lève et m'habille, j'irai chez toi. Je vais décommander Louis d'Albufera qui devait venir me voir après le dîner. À tout à l'heure ; que peux-tu avoir ? Je suis bien ennuyé que tu sois malade. Il faut que tu sois bien mal à l'aise pour renoncer à tes amies. Tout cela me rend très triste. Je ne te dis pas de venir tantôt, parce que tu ne sors pas sans doute non plus tantôt. Si tu te sens mal à l'aise, veux-tu que papa aille te voir ? Je ne peux te dire combien cela m'ennuie que tu sois malade. J'ai l'habitude de me reposer sur ta santé. Jamais je n'ai un doute sur elle et je ne m'en inquiète pas. Voilà un tourment nouveau de né.

M. P.

1913.

Cher Antoine,

Si tu ne fais rien de la soirée, je ne bougerai pas et je serai content de te voir un peu mieux. Je n'ai pas trouvé très heureux que tu dises à de pauvres filles qui me servent avec tant d'empressement et de désintéressement, qui me prêtent de l'argent quelquefois, à qui je n'en donne jamais, que je donnais des pourboires énormes aux garçons de Larue. Mais je ne t'en veux pas parce que je sais que tu laisses toujours tomber sans intention tes engins destructeurs ; tes gentillesse seules sont calculées (je veux dire voulues, conscientes). Aussi te suis-je reconnaissant des unes et ne te garde nullement rancune des autres.

Si le peu que je sais peut t'intéresser, il est à ta disposition, mon petit Antoine, dans la même mesure que mon cœur, mes forces, ma vie et le peu d'utilité que je pourrais occasionnellement avoir dans la vie, c'est-à-dire tout entier. J'ai naturellement, en t'écrivant, la légère émotion

qu'accompagnent inévitablement des assertions aussi véhémentes et je te serre bien affectueusement la main.

MARCEL PROUST.

1913.

Mon cher Antoine,

Tu me rendrais grand service en faisant dire à M. Ollendorf⁽³⁸⁾ ceci : il a à moi depuis fort longtemps remis par Picard⁽³⁹⁾ un dialogue qu'il avait promis de faire paraître ; cela m'est égal qu'il le fasse paraître ou non, mais comme cela se passe au mois de septembre, s'il ne le fait pas passer tout de suite, qu'il me le renvoie sans tarder afin que je profite de cette vague actualité pour le placer ailleurs. Mais il faut que cela lui soit dit avec netteté et vigueur, car c'est un homme impossible. Comme éditeur, il a eu entre les mains mon *Ruskin* et cela a duré un an avant que je puisse me le faire rendre. S'il n'avait quitté la maison d'édition, ce qui l'a obligé ou plutôt son successeur à une liquidation générale, je ne sais si j'aurais pu recevoir une *Bible* à la fois cruellement dédaignée et jalousement gardée.

Quant à l'instantané, Louisa de Mornant a pris au sérieux ce que tu as peut-être dit en l'air. C'est toi qui devrais le faire. En tout cas si tu préfères que ce soit moi, pour rien au monde je ne signerai, car il faut faire une chose aussi bête que possible, une sorte de pastiche de D. « Rappelez-vous ce nom, il pourrait bien percer un jour » ou « c'est une fanatique de son art, c'est une piocheuse ». Je crois que tu ferais cela à merveille. Je serai chez moi demain soir (c'est-à-dire ce soir samedi quand tu auras ce mot). Mais ne viens pas dans la journée, si tard que ce soit tu ne me verrais pas.

Mille amitiés,

Marcel.

Je crois que le monsieur que je t'ai dit qui ressemblait à Clémenceau était Leygues.

1913.

Cher Antoine,

Excuse-moi de ne te dire qu'un mot, parce que je suis dans mes corrections d'épreuves et plus mourant que tu ne crois. Tu as été bien gentil de m'écrire pour cet article qui n'avait d'autre but que d'exciter ton hilarité. Quant à la question de passer en « cheval », remarque (détail balsacien) que chose qui n'est jamais arrivée au *Figaro*, le premier article (celui de Jules Roche) n'est pas dans le *sommaire*. Ce qui prouve qu'on croyait avoir la déclaration ministérielle. Puis mon article envoyé de la veille ne pouvait, à cause du sujet, être retardé. Je dis tout cela nullement pour excuser le *Figaro*, car, tandis que les organes littéraires refusent tout ce que je leur envoie, je ne peux vraiment pas le trouver peu littéraire de m'accepter ! Et s'ils me mettent la prochaine fois en cinquième page, je serai encore enchanté ; je crois que les bons artistes doivent ne pas exiger d'être en vedette et accepter les petits rôles. Songe que je n'ai aucune situation, et peut-être est-ce mieux ainsi, car avec l'instabilité du goût actuel, en voyant les « jeunes » traiter déjà avec tant de mépris Maeterlinck et Rénier, si jamais on doit me trouver un peu de talent, il vaut mieux que ce soit le plus tard possible.

En tout cas ton opinion et celle d'Emmanuel me tiennent plus au cœur que tout, et si vous aimez mon livre, je serai aisément consolé que personne n'en parle.

Tout à toi,

Marcel.

Remarque que si je tarde quelques jours à te répondre, tu me dis : Es-tu mort ? Mais je te réponds toujours quatre pages à quatre lignes, ou plutôt à quatre mots d'ailleurs illisibles.

1913.

Cher Antoine,

Ce n'est pas faute de penser à toi, si je ne t'ai pas écrit. Mais j'ai eu tellement d'ennuis et aussi de chagrin, depuis six mois, mon vieux. J'espère que quand tu viendras à Paris, tu me « feras signe ». J'aimerais bien aussi voir Emmanuel ; dis-le-lui. Je ne lui ai pas écrit parce que j'ai besoin de me représenter où va ma lettre. Je suis bien, bien content que tu aimes mon livre. Je croyais le contraire. Si j'avais eu le temps de penser à la littérature, j'aurais été très content. J'ai eu, des gens par qui j'aurais à peine osé espérer d'être lu, des lettres renversantes. Est-ce que tu ne viens jamais ? Je me lève rarement, et d'habitude pour aller à la Schola ou au Concert Rouge quand on joue des quatuors de Beethoven. Mais je me lèverai pour toi. Tu es bien gentil d'avoir été fâché de l'article de Souday prenant les fautes d'impression de mon livre pour des fautes de français. Je te raconterai ce que je lui ai répondu. Ma lettre finissait ainsi : « Croyez-moi, Monsieur, si le vieil universitaire que vous proposez d'adjoindre aux maisons d'édition et aux rédactions de journaux n'a à corriger que mes fautes de français, il lui restera beaucoup de loisirs. Peut-être pourrait-il en employer une partie à la révision de vos citations latines. Il n'eût pas manqué de vous dire, j'en suis sûr, que « *materiam superabat opus* » n'est pas d'Horace, comme vous le prétendez, mais d'Ovide, lequel d'ailleurs veut exprimer par là une pensée exactement contraire à la vôtre. » Ma lettre n'a pas paru dans le *Temps*. Au revoir, cher Antoine, et crois à ma profonde affection.

Marcel.

J'avais demandé à Marcel l'endroit où se trouvait un passage sur la mort qui m'avait beaucoup frappé.

1916.

Mon cher Antoine,

Je te demande bien pardon de ne pas t'avoir répondu plus tôt (je ne dis pas de ne pas t'avoir répondu plus tôt à ta lettre, ainsi que m'écrit une personne fort lettrée). Comme la partie de mon livre consacrée à la mort est inédite (sauf un très court passage dans la N.R.F. sur la mort de ma grand-mère), je ne comprenais pas de quoi tu voulais parler. Enfin, après avoir lu *Swann* à ton intention (et Dieu sait que ce n'est pas une lecture facile), j'ai trouvé page 99 ou 100, à propos de la signification profonde de l'Art de Giotto, une phrase sur la mort, dont ta rosserie a sans doute goûté l'insignifiance, et que lui désigne bénévolement ma simplicité. J'espère que tu as bien reçu ma « lettre du jour de l'an ». Tu ne m'en parles pas, ni des origines de Carp et de Majoresco, lesquelles me laissent d'ailleurs indifférent.

Au revoir, cher Antoine, toutes mes profondes amitiés que tu partageras avec Emmanuel, s'il est auprès de toi.

Marcel.

Et qu'est-ce qu'est de Max comme « famille » ? Je ne pousse pas les conséquences de tes principes Chassang-d'Hozier jusqu'à dire « Max ».

1916.

Mon cher Antoine,

Pardonne-moi de n'avoir pas répondu plus tôt à ta lettre. J'ai eu beaucoup de souffrances physiques et morales. Je fais bien des vœux pour toi, en ces jours pourtant si tristes qui nous rappellent que les années reviennent chargées des mêmes beautés naturelles, mais sans ramener avec elles les êtres. Hélas, en 1916 il y aura des violettes, des fleurs de pommier, avant cela des fleurs de givre, mais il n'y aura plus Bertrand de Fénélon.

Je ne t'écris pas plus longuement parce que je suis très fatigué et je t'envoie toutes mes amitiés que je te prie de dire aussi à Emmanuel, s'il est auprès de toi.

Marcel PROUST.

M. Carp est-il de mauvaise souche comme Marghiloman et Take Ionesco, ou de bonne comme Filipesco (je veux dire comme famille, puisque comme opinion je sais que c'est le plus endurci des Bochophiles). Et comme intelligence, où le places-tu ?

J'ai plus foi que jamais dans notre victoire. Mais je trouve que certains arguments demanderaient à être rajeunis ou perfectionnés. L'argument de la forteresse, par exemple, est vrai ; mais en raison inverse de la grandeur de la forteresse, comme en multipliant indéfiniment les côtés d'un polygone, on le voit se confondre avec la circonférence, suppose (Horresco referens – « Horresco » très Roumain) que les Boches, ce qu'à Dieu ne plaise, conquièrent la terre, ils seraient dans une forteresse, mais y seraient à l'aise. Actuellement, je trouve leur forteresse un peu vaste pour mon goût. Je crois que plus tôt on pourra en retrancher la Pologne, etc., plus l'argument deviendra topique et mieux ce sera.

Marcel.

J'avais écrit à Marcel Proust pour lui demander le rappel de deux phrases dont il m'avait parlé :

1917.

Mon cher Antoine,

Pardonne-moi d'avoir tardé à te répondre. Mais j'ai été très souffrant et j'ai eu beaucoup de fatigues et d'ennui. La phrase de Montesquieu est :

« Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus ; il était terrible dans la colère ; elle le rendait cruel. » Tu me ferais plaisir en ne la communiquant pas, autant que possible, à des littérateurs, car j'ai une étude sur Flaubert prête qui ne paraîtra que plus tard et où elle joue un assez grand rôle.

Ne trouves-tu pas presque aussi bien écrits les vers de Racine ? :

« Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? À quel titre ? »

Tout à toi,

Marcel.

1917.

Mon cher Antoine,

Je ne t'avais pas écrit depuis longtemps parce que je souffre beaucoup des yeux. Mais je pensais tant à toi que ta petite carte m'a causé ce que je veux presque appeler une joie de quelque tristesse qu'elle soit mêlée. J'avais justement écrit dernièrement à M^{me} de Noailles pour lui demander de croire et de te dire que de chers noms comme celui de Corcova⁽⁴⁰⁾ m'étaient aussi familiers et doux que Senlis et mille fois plus chers que

Bonnétable, et que je tremblais toujours de les voir dans un communiqué. Et je m'accusais d'en mal connaître d'autres que vous devez aimer, qui sont peut-être consacrés par des souvenirs d'elle ou de toi ou d'Emmanuel, de la princesse Bibesco. Et Constantin ? Comme je vous ai bien présents à mon cœur en ce moment. Je n'ai pas écrit à Constantin ni à toi parce qu'ayant la vue trop malade. D'ailleurs tu n'aurais pas eu l'idée de m'écrire au moment de la marche sur Paris, et c'est la même chose. Cher Antoine, tu me rendras cette justice que d'ailleurs la plus simple délicatesse du cœur m'y obligeait, je ne t'ai jamais dit comme les gens qui croyaient que sans doute c'était comme d'aller à Trouville : « Hé bien, quand marchez-vous ? » Je t'ai toujours dit comme je comprenais bien l'abstention et même depuis les événements russes qu'elle me semblait seule possible. Depuis que je ne t'ai vu, j'ai eu souvent l'occasion de parler de cela et je crois que tout ce que je t'ai dit t'aurait semblé sage, dicté non seulement par la peur qu'il soit attenté à une chose qui vous est précieuse, ce qui était affectueux ou encore égoïste, mais par des raisons plus objectives, trop longues et difficiles à écrire ici.

Cher Antoine, je t'ai toujours considéré comme le plus intelligent des Français ; je te prie de me croire maintenant un peu Roumain, et pas dans les plus bêtes, n'est-ce pas ?

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

1918.

Cher Antoine,

Une seule ligne, car je suis très souffrant pour te remercier de tout cœur et te dire que la sonate de Vinteuil n'est pas celle de Franck. Si cela peut

t'intéresser (mais je ne pense pas), je te dirai, l'exemplaire en mains, toutes les œuvres (parfois fort médiocres) qui ont « posé » pour sonate. Ainsi la « petite phrase » est une phrase d'une sonate piano et violon de Saint-Saëns que je te chanterai (tremble), l'agitation des trémolos au-dessus d'elle est dans ce prélude de Wagner, son début gémissant et alterné est de la sonate de Franck, ses mouvements espacés ballade de Fauré, etc., etc., et les gens croient que tout cela s'écrit au hasard par « facilité ». Tendresse aux deux frères.

Marcel.

1918.

Mon cher Antoine,

Je pense constamment à toi et à Emmanuel qui m'a envoyé de partout les plus jolies cartes. Il me disait toujours qu'il rencontrait des gens lisant mon livre. Mais, hélas, jamais que lui-même le lisait. Quand il sera revenu, je voudrais bien le voir et le remercier. Que penses-tu de ce jugement d'Albu (jugement qui est d'ailleurs assez Albufera⁽⁴¹⁾, mais ce n'est pas du tout cela que je veux dire). Conversation téléphonique :

— Mais, mon cher Louis, as-tu lu mon livre ?

— Lu ton livre, tu as fait un livre ?

— Mais oui, Louis, je te l'ai même envoyé.

— Ah, mon petit Marcel, si tu me l'as envoyé, je l'ai certainement lu, seulement je n'étais pas certain de l'avoir reçu (Sicissime).

Adieu, cher Antoine, je voudrais causer indéfiniment avec toi.

Ton

Marcel.

1919.

Cher Antoine,

Une ligne pour te dire que le mari de Céleste a en vain téléphoné toute la soirée chez toi. Des femmes de chambre anglaises ne l'ont pas compris. Je me suis très stupidement fatigué et je ne vais pas pouvoir recommencer à exister avant quelques jours. Cela me fait beaucoup de peine, car mon affection pour toi a beaucoup grandi, et un dîner n'importe où me plaît mieux que l'humide quai Bourbon, cependant je serai très heureux aussi de te voir. Cher Antoine, quand seras-tu ministre à Paris ? Quand je pense à tous les Antonesco (d'ailleurs très gentils) et autres (très gentils aussi notamment Ghika) que j'ai vus, et que je pense que ce serait à la même place toi, mon ami si admiré et aimé (sans flagornerie).

Ton

Marcel.

1919.

Mon cher Antoine,

Pardonne-moi mon silence. Depuis que j'ai déménagé, des crises ininterrompues m'ont mis dans un état de dépression tel que je ne pouvais même pas signer un exemplaire de mes livres. Pour comble, la N.R.F. m'ayant envoyé quelques exemplaires, j'en ai pris une pile pour en

dédicacer quelques-uns. Mais à peine j'en avais signé trois, je me suis aperçu que les autres étaient des troisième édition. Je vais faire faire des recherches chez les libraires pour avoir des première édition, et aussitôt je t'en enverrai une de chacun de mes livres. Si tu vois des gens à qui j'aurais dû envoyer mon livre et qui ne l'ont pas reçu (et le recevront bien un jour, dès que j'aurai ces première édition) excuse-moi je t'en prie. Ainsi par exemple Chaumeix, la comtesse de Noailles, la princesse de Chimay, la princesse de Polignac, la comtesse Greffulhe, Barrés, etc. Léon Blum par-dessus tous. Crois-tu que je peux envoyer (j'en ai) des deuxième et troisième éditions ? Mets aux pieds de la princesse mes hommages de plus grande admiration respectueuse.

Ton

MARCEL PROUST.

OceanofPDF.com

J'avais, dès l'âge de vingt ans, achevé plusieurs pièces. L'une d'elles fut reçue et montée à l'Œuvre. Comme on le verra plus loin, je mis Marcel Proust à contribution pour me préparer ma presse.

Marcel Proust ne demandait qu'une chose : vous rendre service ; il vous poussait à abuser de lui ; il vous suppliait de faire appel à lui.

Malgré quelque résistance, il rédigea une avant-première (sorte de pastiche des avant-premières) ; il fit mon « portrait », il rédigea des acrostiches à cette occasion.

Je considère que c'est son amitié seule qui est responsable de certaines appréciations trop indulgentes après la première du Jaloux.

Il alla plus loin : il s'arrangea, par l'intermédiaire de Reynaldo Hahn, pour que Sarah Bernard lise une de mes pièces qu'elle ne joua d'ailleurs pas, mais je profitais des précieux conseils de Marcel Proust et je pus achever deux pièces, Laquelle et Mon Héritier, qui connurent dans plusieurs pays un destin heureux.

Mon cher Antoine,

Je lis dans le *Figaro*...

Pourquoi ne jamais dire ce que tu fais et me laisser « apprendre par les journaux » que tu as une pièce cet hiver à l'Odéon. Bravo, mon vieux. Personne ne sera plus heureux que moi d'applaudir à ton succès.

Antoine, cela me fait *extrêmement* plaisir. Et j'aimerais avoir des détails...

Tout à toi,

Marcel.

Calmette me demanda une avant-première pour ma pièce. Je savais que si je la demandais à Marcel Proust, il me la ferait. C'est en effet un pastiche brillant des avant-premières tels qu'on les faisait avant la guerre de 1914. Il fit aussi un portrait de moi qui devait être utilisé et qui ne le fut jamais.

Mon cher Antoine,

Lis ma lettre attentivement. La tienne me contrarie bien, car je n'ai jamais été à ton égard dans des dispositions plus chaleureuses et avec un plus grand désir de t'être agréable. Alors c'est ennuyeux de ne pouvoir le faire et d'avoir l'air insincère en mêlant des protestations d'amitié aux refus de service. En deux mots : Écrire sous mon nom quelque chose sur ta pièce (ce que je serais ravi de faire un jour) est actuellement impossible. Tu as pu voir que mon nom n'a pas paru dans un journal depuis plus de deux ans. Comme des amis très chers, et même des maîtres à qui je dois beaucoup (si bizarre que cela puisse paraître qu'on désire avoir un article de moi) – dont par délicatesse, je ne te dis pas les noms – m'ont demandé des articles ce que ma santé ne le permettant pas je n'ai fait pour personne, et quelle que soit la prédilection que j'affiche pour toi, j'agis mal avec plus de dix personnes par le seul fait que j'écirais quelque chose sur toi (*actuellement*, cela ne durera pas toujours). J'ajoute (mais ceci confidentiel et d'ailleurs peu important, car tu dois y être *persona grata*) qu'on a trouvé le moyen de m'*aliéner* Calmette qui m'aimait beaucoup, de sorte que ce serait une difficulté (momentanée) de plus mais d'ailleurs bien moins grande que l'impossibilité morale du dit au début. Reste alors (et à vrai dire je crois que c'est de cela que tu parles et je le crains pour mon amour-propre, ce que tu préfères !) un article non signé de moi. Je t'avouerai que quelque fatigue cruelle que ce soit pour moi (cette lettre en est déjà une bien grande), dans

l'état où je suis, je le ferais instantanément si je croyais le bien faire. Mais je me rappelle imparfaitement (quoique assez bien) ta pièce, et il faudrait d'abord relire ta pièce, etc. Je ne refuse pas de faire cela *si tu n'as personne*, mais tout le monde le fera mieux que moi et n'en éprouvera pas de fatigue comme moi. Mais enfin je le ferais s'il le faut (mais sans mon nom). Et si tu peux m'en dispenser, tu serais bien gentil. Je me rattraperai en des temps meilleurs.

Enfin, ce que je t'ai dit (confidentiellement) de *Figaro* ne m'empêche pas d'y garder un « certain » accès. Si donc tu désires que j'y demande pour toi certaines choses, je le ferai (et dans d'autres journaux si tu veux), mais il faudrait que je le sache *avant dimanche ou lundi* au plus tard. Je suis trop souffrant pour rester dans une salle, même si, grâce à de la caféine, je pouvais arriver à me lever, mais cela me ferait plaisir si je peux arriver à me lever (incertain, mais possible), d'aller te serrer la main après une répétition ou représentation, dans l'atmosphère détestable pour mon asthme mais grisante pour mon amitié, de ton labeur, de ta bataille et, je le souhaite, de ta victoire. Ne pourrais-tu m'envoyer un laissez-passer qui me permettrait, un jour quelconque où je serais bien, de pénétrer auprès de toi de façon à garder dans ma mémoire, pour des écrits futurs, le tableau de toi entre tes interprètes, comme dans le livre que j'ai commencé, ou te voir comme je te vis pour la première fois, une partition sous le bras, à l'Opéra. Mais ne spécifie pas de jour, car l'asthme est incertain.

MARCEL PROUST.

Avant-première rédigée par Marcel Proust.

L'Œuvre allant jouer une pièce de M. Antoine Bibesco, j'allai interroger son directeur sur cette pièce, entrant en matière directement :

« Je sais telles scènes de cette pièce, me dit le fondateur de l'Œuvre, qui doivent révéler au public un auteur dramatique, un de la bonne école. Il me semble, en mettant en scène le *Jaloux*⁽⁴²⁾, que je revis les heures déjà anciennes où l'Œuvre monta les pièces de psychologie sentimentale de Sée et de Coolus. Et pourtant, elle ne les rappelle pas. Il y aurait plutôt en elle un peu de cette humanité vibrante et douloureuse que l'on rencontre dans le théâtre de Porto-Riche. Et puis, il y a chez Bibesco une très grande simplicité de moyens : trois actes et guère plus de trois personnages... C'est là un petit tour de force. »

Un tour de force, peste, c'était de quoi piquer la curiosité d'un reporter. Il y a toujours, certes, quelque prétention à vouloir essayer de « faire la psychologie » d'un écrivain – voire de son voisin – et je me souviens du mot de Pouchkine : « L'âme d'autrui, vois-tu, c'est une forêt obscure. » Mais bavarder avec l'inconnu d'il y a une minute – surtout si l'on pressent en lui un écrivain, un artiste, une originalité – quel plaisir savoureux... Comment M. Antoine Bibesco a-t-il été amené à faire du théâtre ? Quelles sont ses idées en matière de littérature dramatique ? À quels maîtres se rattache-t-il et quel art est le sien ? Autant de questions intéressantes ; autant de réponses qui valaient d'être obtenues et que le débutant d'aujourd'hui m'a faites, hier, fort aimablement. Comme je lui demandais la raison de sa préférence, entre toutes les formes de littérature, pour le théâtre :

« Je crois, me répondit-il avec simplicité, que cela tient à mon amour de la vie. »

Je ne discute pas le bien ou mal fondé des dédains que beaucoup de littérateurs professent aujourd'hui pour l'art du théâtre, dédains que Goethe – le plus grand auteur dramatique du XIX^e siècle, soit dit en passant pour votre questionnaire – et Dickens ne partageaient pas. Mais enfin, il reste que tout de même c'est encore au théâtre que l'illusion de la vie est la plus parfaite. Un roman a beau être émouvant, on ne pleure jamais en le lisant

comme on pleurerait au théâtre. J'ai la plus vive admiration pour les romans si originaux de Tristan Bernard. Je ne ris pas autant en les lisant qu'en écoutant quelqu'un de ces chefs-d'œuvre en un acte où il a su mettre tout son délicieux esprit.

— Si vous aimez le théâtre à ce point, vous ne devez pas l'aimer seulement à titre de créateur, mais aussi en tant qu'admirateur du génie des autres. Quels sont, comme on demande dans les albums, vos écrivains dramatiques préférés aujourd'hui ?

— Il y en a deux qui, à mon avis, dominent aujourd'hui la scène française, l'un de son talent rigoureux, de son tragique sophocléen, Paul Hervieu, l'autre de son talent passionné, de son tragique racinien, Georges de Porto-Riche. Je n'oserais certes pas dire que je me suis montré leur disciple, mais qu'ils y consentent ou non, ce sont mes maîtres.

J'arrête M. Antoine Bibesco, car je vois que sur ses admirations il serait volontiers plus prolix que sur lui-même et je le ramène ainsi directement à l'objet de notre entretien.

— Mais alors, qu'est-ce que ce *Jaloux*, et pourquoi est-ce l'Œuvre qui va nous en donner la primeur ?

— Pourquoi l'Œuvre ? Pour une raison psychologique. J'ai rencontré Lugné, je lui ai envoyé ma pièce. Deux jours après elle était reçue. En attendant six mois, j'étais sûr d'être joué dans un théâtre des boulevards. Mais il n'est de bonheur délicieux que le bonheur immédiat. À attendre trop longtemps la réalisation d'un désir, on risque de se trouver en présence de la réalisation d'une chose qu'on a cessé de désirer. Et les œuvres elles-mêmes n'aiment pas attendre. Elles ne sont pas assez sûres de vivre longtemps pour n'être pas impatientes de naître. Quant au *Jaloux*, ce que c'est ? Mais vous le saurez ce soir. Vous verrez les scènes dominées par un sentiment qui est très profond chez moi, la peur de l'erreur judiciaire. Ici, c'est d'une erreur judiciaire amoureuse qu'il s'agit, les moins réparables de toutes. « Rien

n'est assommant au théâtre comme un jaloux », me disait naguère Guitry à qui j'avais dit un mot de la pièce. J'avoue que l'arrêt rendu par l'éminent directeur de la Renaissance ne m'a pas découragé : je me suis souvenu de l'*École des Femmes* et je me suis rappelé *Othello*... On me dira ce soir si j'ai eu tort ou non. En tout cas, que j'aie ou non un succès de première, j'ai eu des succès de répétition dont j'ai été ravi, et que je n'oublierai pas. Je ne sais si je saurai toucher le public. Mais j'ai fait pleurer mes interprètes... J'en demeure très touché.

MARCEL PROUST

(pour Serge Basset⁽⁴³⁾).

Un portrait : Antoine Bibesco.

Dans la haute société parisienne où ses alliances Montesquiou, Caraman – Chimay, Murat, Noailles, lui font une place de choix, il est très recherché, mais redouté plus encore ; il a inspiré beaucoup d'admiration, très certaines, dont ceux qui les éprouvent connaissent clairement les justes raisons, et un beaucoup plus petit nombre d'amitiés, celles-là toujours inquiètes et qui savent très bien aussi pourquoi elles le sont. Car son esprit délicieux est cruel. Ce n'est certes pas un bienveillant qui sera joué ce soir pour la première fois au Théâtre de l'Œuvre, mais Paris n'en sera que plus curieux d'aller l'entendre. On voudra voir les maîtres et les amis du jeune auteur, les Paul Hervieu, les Georges de Porto-Riche, les Tristan Bernard, les Edmond Sée, les Donnay.

Puis les bruits d'avant-première qui ont laissé entendre que l'ouvrage était plein de portraits très ressemblants mais pas flattés ; on pouvait le prévoir :

Des personnalités fort connues, le nom chuchoté d'une artiste en vue qui aurait, dit-on, sans le vouloir – sans le savoir même – posé pour un des premiers rôles de femmes, ne fera qu'irriter ce snobisme, qu'aviver cette curiosité. Mais après avoir ainsi payé nous-mêmes notre tribut à l'humaine malveillance, il faut ajouter que si le mouvement de curiosité qui depuis quelque temps déjà se manifeste autour du *Jaloux* pourrait bien être un petit événement, une comédie psychologique dans le goût des comédies « d'un caractère » du XVIII^e siècle – et celle-là d'une finesse d'observation, d'une rigueur de démonstration, d'une limpidité de style vraiment délicieuses – c'est cela d'abord. Et c'est beaucoup, direz-vous. Mais ce n'est rien encore. Tout d'un coup, ô miracle cartésien, la machine devient une âme pensante, infiniment, douloureusement amoureuse et humaine, avec des cris d'hier, d'aujourd'hui, des cris de toujours.

MARCEL PROUST.

Acrostiche.

Acrostiche pour un ami qui me jetait la pierre.

Je n'ai pas cru pouvoir faire moins que de donner le nom de montagnes aux pavés lancés avec une ingénuité magnifique et cruelle par ce bêcheur mythologique, très attentif d'ailleurs aux analogies de la couleur et qui dans une robe de chambre de malade aurait vu un effet pour Constantin Guys. Je me fais gloire d'ailleurs de lui avoir annoncé avec la monotone et un peu fastidieuse insistance des prophètes, la très grande destinée qui paraît inscrite sur ce que Victor Hugo aurait appelé « le livre ineffable » en regard de sa fruste et multiforme génialité.

igne dans ton regard l'Univers fraternel

merge en ton désir les êtres et les choses,

andis les monts ainsi que l'on jette une rose

ton geste de Dieu, en blessant un mortel
us tes yeux enchantés nuancera de rose
lui qui sous ton pied clama ton avenir
garde-lui du moins un tendre souvenir.

MARCEL PROUST.

Mon cher Antoine,

Est-ce que quelqu'un pourrait simplement te mettre en rapport avec Frank, directeur du Gymnase (mais il me semble que tu dois le connaître parfaitement), ou quelqu'un pourrait exercer une réelle influence sur lui (et cela tu dois savoir bien mieux que moi qui cela peut être) ? Es-tu resté lié avec M^{me} Lemaire ? Elle est intime de M. Frank et quoique intime a, à ses yeux, un véritable prestige, du moins je le crois. Mais pour cela il vaudrait mieux que ce soit *toi* qui visses (est-ce ainsi que l'on dit, j'ignore les imparfaits du subjonctif que tu préconises). Je suis revenu de chez Sollier depuis longtemps, mais bien plus malade. Aussi ne puis-je écrire. Je crois que tu te trompes sinon sur les sentiments de Bernstein, au moins sur le tort qu'il peut te faire. Je t'expliquerai mon idée à ce sujet. Viens me voir dès ton retour. En ce moment, c'est de cinq à onze heures. Je ne puis te dire si cela aura changé quand tu seras revenu. Je suis plus exact à répondre que toi quand on te demande quelque chose.

Tout à toi,

Marcel.

1909.

Cher Antoine,

J'ai eu grand plaisir à voir ta pièce et je suis ravi de ton succès. Il paraît que Lugné Poe en est très irrité.

MARCEL PROUST.

Mercredi soir.

Mon cher Antoine,

Je t'ai attendu ce soir avec beaucoup d'impatience. Je ne suis pas sorti pour que, si tu te ravisais, je puisse à la rigueur aller demain jeudi au *Jaloux* (c'était la combinaison que tu m'avais d'abord offerte et qui ne me convenait guère, étant trop près du samedi ; mais enfin, plutôt que rien...). Si tu te ravises, c'est-à-dire si je dois aller demain jeudi au *Jaloux*, envoie-moi un mot avant midi, mais qu'on ne montera pas pour ne pas me réveiller. Quant à vendredi, c'est impossible, ce serait me mettre dans l'impossibilité d'aller samedi au contrat. Si j'étais certain d'être en état, mardi, d'aller au mariage, je renoncerais au contrat. Mais je ne peux le savoir. Sans doute si je suis bien mardi et vais au mariage, j'aurai bien des regrets. Mais si je suis mal mardi et n'y vais pas, si je n'étais pas allé au contrat, j'aurais trop de remords (trop long à expliquer pourquoi).

Si je n'étais pas certain d'avoir une crise instantanément dans les coulisses, étant sorti depuis cinq heures, je te demanderais de me cacher samedi dans les coulisses, dans une baignoire ; je sais que cela ferait de la peine à R. Maintenant le contrat est-il bien samedi ? Le sais-tu ? Si ce n'était que dimanche, je pourrais venir vendredi.

Tout à toi,

Marcel.

Cher Antoine,

Ma sortie d'avant-hier m'a donné une crise qui s'est prolongée ces deux jours. Pour un rien de poussière respirée. Aussi, sachant combien c'est une chose qui m'éprouvera de toutes façons et dans les conditions physiques les plus mauvaises pour moi, je crois que si je vais jeudi à ta répétition, il me sera très difficile, presque impossible, d'aller samedi au contrat d'Albufera. Et alors si je ne peux pas aller au mariage... Je ne sais si tu te rends compte de ce que ce perpétuel sentiment d'impuissance physique a de pénible. Tout ceci pour te dire que s'il était possible de m'emmener à ta pièce ce soir *mercredi*, ce serait bien *mieux*. Je t'en serais bien reconnaissant. Sans cela je me résignerai à jeudi, dans mon extrême curiosité de l'entendre. *Écris-moi un mot dès ce matin* (mais qu'on laissera en bas pour ne pas me réveiller) me disant si tu veux de moi ce soir. Dans le cas où tu ne voudrais pas de moi demain soir non plus, dis-le-moi également ce matin, car alors je sortirai aujourd'hui. Sans cela je resterai à me reposer pour demain. Mais je te dis, je préférerais un million de fois aujourd'hui. Car tout cet inaccoutumé coup sur coup va me rendre follement malade.

Tout à toi,

Marcel.

P.-S. – Je suis très malheureux en ce moment. De toutes façons, moralement, physiquement, intellectuellement. Viens quelquefois me voir, mais le soir. Le jour, je dors.

1904.

Mon cher Antoine,

Je viens de lire ta pièce(44).

J'ai été ému et bouleversé ; travaille, travaille, travaille, c'est ton devoir.

Tâche de rester comme tu es, revivifiant perpétuellement tes actes et tes paroles d'une pensée créatrice, ne laissant aucune place à la convention, car ce qu'on croit un simple ridicule mondain ou une simple méchanceté est la mort de l'esprit. Mais continue à vivre ainsi, sincèrement, irrespectueusement, spontanément et je te le dis, non dans le sens religieux mais dans celui d'immortalité littéraire : « This do and thou shalt live. This if thou do not, thou shalt die. Die (whatever Die means) totally and irrevocably. »

À toi,

M. PROUST.

Jeudi.

Mon cher ami,

1° Je suis à ta disposition pour Réjane, pour Franck, pour Deval, pour tous les directeurs d'ailleurs que tu voudras, pour leur faire remettre ta pièce et annoncer la visite d'Antoine Bibesco, si toutefois ce premier échec ne t'a pas à jamais dégoûté de mes interventions (tu n'auras qu'à m'écrire un mot).

2° Pour ce qui est de la valeur de ta pièce (valeur que j'ignore), cela peut être un chef-d'œuvre ou une ordure, je n'en sais rien, bien que les seuls renseignements que j'aie, et qui portent non sur l'œuvre mais sur l'auteur, m'incitent à en augurer favorablement. Je te supplie de ne pas avoir une seconde de découragement ni de doute, à cause du jugement d'une femme qui peut résoudre le problème difficile de se faire donner vingt ans à

soixante ans par des gens qui l'approchent de près et qui ne peuvent plus la quitter, et qui a une sorte de génie quand elle joue, mais dont l'estime littéraire (inutile de dire cela à Reynaldo) est la chose la plus méprisable, la plus nulle, la plus fondée sur des riens et sur le néant de tout sentiment, de toute pensée, de tout sens du style. C'est agréable d'être reçu par elle et surtout joué, mais c'est à douter de soi. Voilà ce que tu es trop élégant pour dire ce soir, mais ce qu'il était utile qu'un ami te répète avec violence.

3^e point : Ne penses-tu pas qu'il serait bon qu'un homme de lettres, et plus particulièrement de lettres dramatiques, assez intelligent pour te comprendre et assez bête pour te pousser (je veux dire assez banal pour avoir de l'autorité, de l'action, etc.) la lise, l'aime, en parle, la fasse désirer aux directeurs attentifs ? Il me semble que tu as sous la main l'idéal du genre. Un autre qui n'est pas l'idéal serait peut-être le vrai, ce qui est bien aussi. Tout cela fort loin de mes discrets services, mais aussi bien plus efficace auprès de ces gens de théâtre que je ne connais pas et sur qui je ne veux pas avoir l'ombre d'influence *personnelle*. J'ajoute aux noms de directeurs auprès desquels je pense m'entremettre (et c'est tous) Bartet, qui n'est pas directeur, mais qui est influent.

Enfin Reynaldo t'a-t-il dit que Sarah te demande une autre pièce. Alors le *Bon Amant*, ne serait-ce pas cela ? Et dans ce cas ne pourrais-tu te replier vers Deval⁽⁴⁵⁾, pour ne pas frustrer ce dernier, qui d'ailleurs ignore son bonheur.

Enfin, mon cher ami, tu n'as qu'à m'écrire. Excuse-moi d'avoir rompu le silence, mais cela avait été commencé au temps où nous étions très à l'unisson et je trouverais qu'il y aurait eu sécheresse de ma part à laisser Reynaldo seul te faire part du pseudo-échec. Et puis, je tenais beaucoup à ce que tu saches que le jugement de Sarah ou rien est une égalité mathématique, et que je suis tout à ta disposition en ceci, comme en tout et partout serai toujours.

Ton ami,

MARCEL PROUST.

Cher ami,

En te quittant, j'ai appris que le concierge de Reynaldo était venu me prévenir qu'il revenait demain, c'est-à-dire aujourd'hui « quand vous aurez ce mot » (style théâtre). Sarah jouant une pièce d'elle après-demain, j'aurais dû le deviner. J'ai aussitôt pensé que la première visite de Reynaldo serait pour Sarah, sa seconde pour moi et qu'en conséquence je me trouverais peut-être demain soir possesseur de quelques impressions de Sarah sur ta pièce (peut-être non). Ainsi je t'avertis, afin que si tu désires me donner un rendez-vous pour demain soir tu le puisses. Remarque que peut-être Reynaldo n'aura pu voir Sarah ou ne l'aura pas vue seule ou qu'elle ne lui aura pas parlé de *Laquelle*. Mais enfin, à tout hasard, je t'écris. Il faudra que nous ayons un quart d'heure de franche explication qui simplifiera, je ne dis pas l'avenir de notre existence, mais l'avenir de la portion d'existence sur laquelle sera répartie (quelque espace qu'elle y occupe, je ne dis pas en durée, mais en étendue, quel charabia) ce que je suis peut-être très outrecuidant d'appeler notre amitié.

À toi

Marcel.

Un ami rend un service à son ami ; voilà une preuve d'amitié. Il en est une plus subtile et plus grande, la suivante :

Un ami demande un service à son ami.

J'eus la chance que Marcel ait fait appel à mon frère et à moi pour l'aider à faire paraître Swann à la N.R.F.

Il nous confia son manuscrit. Il fut décidé que nous réunirions à dîner André Gide et mon vieil ami Jacques Copeau avec leur camarade Schlumberger ; ils formaient le triumvirat qui décidait des livres que la Nouvelle Revue Française publiait. Le manuscrit fut remis à Gide après dîner. Peu de temps après, une lettre de Copeau me faisait savoir que la N.R.F. ne ferait pas paraître Du Côté de chez Swann. Voici quelques lettres qui se rapportent à cette tentative.

Mon cher Antoine,

Voici l'unique exemplaire de *Swann*. Donne-le à lire à Gide et à Copeau. Mais prie-les de te donner une réponse d'urgence.

Je te donne quelques indications sur mon roman que tu connais déjà, mais qui peuvent être utiles pour tes lecteurs.

Du Côté de chez Swann est la première partie d'un roman qui aura pour titre général *À la Recherche du Temps perdu*. J'aurais voulu publier le tout ensemble, mais le morceau aurait été trop long. On n'édite plus d'ouvrages en plusieurs volumes. Il y a des romans qui préconisent au contraire une action brève avec peu de personnages. Ce n'est pas ma conception du roman. Il y a une géométrie plane et une géométrie dans l'espace. Eh bien,

pour moi, le roman, ce n'est pas seulement la psychologie plane, mais la psychologie dans l'espace et le temps. Cette substance invisible du temps, j'ai tâché de l'isoler. Mais pour cela il fallait que l'expérience pût durer. J'espère qu'à la fin de mon livre on comprendra ce que j'ai voulu faire, tel petit fait sans importance montrera que du temps a passé et prendra cette beauté de certains tableaux embellis par les années.

Puis, comme une ville qui, pendant que le train suit sa voie contournée, nous apparaît tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, les divers aspects qu'un même personnage aura pris au point qu'il aura été comme des personnages successifs et différents, montreront – mais par cela seulement – la sensation du temps écoulé. Tels personnages se révéleront plus tard différents de ce qu'ils sont dans le début, différents de ce qu'on les croira, ainsi qu'il arrive bien souvent dans la vie, du reste.

Ce ne sont pas seulement les mêmes personnages qui réapparaîtront au cours de cette œuvre sous des aspects divers, comme dans certains cycles de Balzac, mais un même personnage. À ce point de vue mon livre serait peut-être comme un essai d'une suite de romans de l'inconscient. Ce ne sont pas des romans Bergson, car mon œuvre est dominée par la distinction qui non seulement ne figure pas dans la philosophie de Bergson, mais est même contredite par elle.

La mémoire volontaire qui est surtout une mémoire de l'intelligence et des yeux ne nous donne du passé que des faces sans vérité : mais qu'une odeur, une saveur retrouvée dans des circonstances toutes différentes réveillent en nous, malgré nous, le passé, nous sentons combien ce passé était différent de ce que nous croyions nous rappeler et que notre mémoire volontaire peignait comme les mauvais peintres avec des couleurs sans vérité. Déjà dans ce premier volume le personnage qui raconte, qui dit : « Je » (et qui n'est pas moi), retrouve tout d'un coup des années, des jardins, des êtres oubliés, dans le goût d'une gorgée de thé où il a trouvé un morceau de madeleine ; sans doute il se les rappelait, mais sans leurs

couleurs, sans leurs formes. J'ai pu lui faire dire que, comme dans ce petit jeu japonais où l'on trempe de ténus bouts de papier qui aussitôt plongés dans un bol s'étirent, se contournent, deviennent des fleurs, des personnages, toutes les fleurs de son jardin et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église, et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité est sorti, ville et jardin, de sa tasse de thé.

Je crois que ce n'est guère qu'aux souvenirs involontaires que l'artiste devrait demander la matière première de son œuvre. D'abord précisément parce qu'ils sont involontaires, qu'ils se forment d'eux-mêmes attirés par la ressemblance d'une minute identique, ils ont seuls une griffe d'authenticité. Puis ils nous rapportent les choses dans un dosage exact de mémoire et d'oubli. Et enfin, comme ils nous font goûter la même sensation dans une circonstance tout autre, ils la libèrent de toute contingence, ils nous donnent l'essence extratemporelle. D'ailleurs, Chateaubriand et Baudelaire ont pratiqué cette méthode. Mon roman n'est pas une œuvre de raisonnement ; ses moindres éléments m'ont été fournis par ma sensibilité, je les ai d'abord aperçus au fond de moi-même sans les comprendre, ayant autant de peine à les convertir en quelque chose d'intelligible que s'ils avaient été aussi étrangers au monde de l'intelligence qu'un motif musical.

Le style n'est nullement un enjolivement, comme croient certaines personnes, ce n'est même pas une question de technique, c'est comme la couleur chez les peintres, une qualité de vision, une révélation de l'univers particulier que chacun de nous voit et que ne voient pas les autres. Le plaisir que nous donne un artiste, c'est de nous faire connaître un univers de plus. Comment, dans ces conditions, certains écrivains avouent-ils qu'ils cherchent à ne pas avoir de style ? Je ne le comprends pas. J'espère que tu leur feras comprendre mes explications.

Ton

MARCEL PROUST.

Nous reçûmes la réponse de Jacques Copeau en même temps qu'on la communiqua à Proust. La N.R.F. refusait de publier Du Côté de chez Swann.

Mon cher Antoine,

Pour la N.R.F., ce serait trop long à te raconter et surtout difficile par lettres. *Mais en deux mots cela a été négatif pour l'édition du livre* et pour l'insertion de l'extrait dans la revue. J'aurais dû à ce moment (je suppose fin novembre) répondre à Copeau qui me disait m'avoir lu avec l'intérêt le plus soutenu (mais j'ignore exactement les « valeurs » de ce protocole de la N.R.F.) et reprendre mon extrait. Mais c'est à ce moment que j'étais le plus mal. Maintenant, comme Copeau m'avait donné comme raison que ses sommaires étaient pleins jusqu'à la date que je disais (1^{er} février) et que je suis sûr de ne pas paraître (au plus tôt) avant mai, j'avais pensé à lui écrire que cela pourrait paraître en mai. Mais, d'une part, si mai est plus tard que février, d'autre part j'ai laissé passer trois mois sans le lui demander, et puis surtout, comme je te dis, je ne sais pas si cela signifiait que mon extrait lui déplaisait et n'était pas une formule de politesse N.R.F.

Dans le doute, j'en ai parlé, il y a une huitaine de jours, à Emmanuel qui, très gentiment, doit s'en éclaircir auprès de Copeau et lui dire à tout hasard le délai plus long dont je dispose. Fasquelle ne m'accordant pas la longueur de « tomes » que je crois nécessaire à la présentation de l'œuvre, j'ai repris mon manuscrit qui paraîtra sans doute chez Ollendorf et peut-être, en échange, chez Fasquelle, mon recueil d'articles. Mais j'ai peur que Gallimard n'en conclue que j'avais blagué quand j'avais parlé de Fasquelle. J'aurais dû avertir Emmanuel pour que Copeau ne me croie pas menteur, mais j'ai oublié. Et j'ai été trop fatigué pour lui écrire (à Emmanuel et d'ailleurs à Copeau). Chaque lettre me tue. En regardant tout à l'heure d'anciens articles de moi pour les envoyer peut-être à Fasquelle, j'ai vu celui sur Van Blarenberghe et ce n'est pas sans une certaine émotion que

j'ai vu en tête le sommaire du supplément du lendemain : Prince A. Bibesco. Cette « fraternité » d'armes m'a plu. Hélas elle est aussi... dans le manque de chaleur, souvent, de nos contemporains à encourager nos efforts. Il y a eu deux articles charmants de Blanche dans la *Revue de Paris*. Il semble qu'il y ait quelque incertitude dans son opinion sur Denis, Vuillard et Forain, dont il parle moins favorablement qu'autrefois... Je t'envoie mon affection profonde.

À toi,

Marcel.

1913.

Cher Emmanuel,

Que vous êtes toujours gentil et comme je vous remercie. Vous me parlez d'une lettre de Copeau, mais votre enveloppe ne contenait qu'une carte de vous. Sans doute vous avez oublié de joindre la lettre de Copeau, à moins que, ayant emporté ma correspondance en courses (comme l'autre jour quand j'étais allé précipitamment chez vous), je l'aie laissé tomber. Mais c'est bien invraisemblable et je crois que vous avez dû l'oublier. En tout cas, c'est absolument indifférent, ce que vous me dites étant très clair. Je lui écris en même temps qu'à vous en le priant de me rendre mon manuscrit (car après ce retard, j'en suis bien pressé) et je lui fais remarquer que c'est lui qui n'a pas voulu de ma souscription quand je voulais faire éditer le livre à mes frais et j'avais dit à Antoine : aussi largement qu'ils voudraient. Qu'il ne m'accuse donc pas d'avarice, d'autant plus que les mêmes fragments au *Figaro* me seraient très bien payés ainsi qu'au *Temps* (inutile de lui redire tout cela ; c'est terminé).

Tout à vous,

MARCEL PROUST.

Nous trouvâmes une consolation à cette déception : grâce à l'intervention de René Blum, que Marcel connaissait par nous, la première édition de Swann fut publiée. Elle eut du succès.

Néanmoins, Marcel désira tout de même que la suite de son œuvre paraisse à la Nouvelle Revue Française.

Cher Antoine,

Je me demande si je peux me dégager sans indélicatesse vis-à-vis de mon premier éditeur et ne parler de rien à la N.R.F. avant que je me sois rendu compte si je pouvais moralement me faire éditer chez eux.

En tout cas ce que tu as fait, qui est très gentil, est d'ailleurs sans inconvénient, car si la N.R.F. refuse, il n'y aura rien de changé ; si elle accepte et si d'ici-là j'ai pu me lever et me rendre compte de ce que je pouvais et ne pouvais pas faire, je lui dirai si je crois, moi, pouvoir accepter. Mon hésitation ne vient nullement de la question pécuniaire, mon éditeur me payant, tandis que c'est moi qui paierais la N.R.F.

Je trouve cela sans aucune importance auprès du point de vue littéraire. Mais je subordonne le point de vue littéraire lui-même à la délicatesse et parfaite correction de ma conduite à l'égard de gens qui ont toujours été bons pour moi. Merci de tout cœur. Tu me rends un grand service.

Ton

MARCEL PROUST.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en mai 2023.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Laura C., Monique, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : *Lettres de Marcel Proust à Bibesco*, Lausanne, La Guilde du Livre, 1949. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page reproduit *Prince A. Bibesco à la légation roumaine*, National Photo Company Collection, 1924, (Library of Congress's Prints and Photographs division). La photo de frontispice, *Marcel Proust (1871-1922), écrivain français* a été photographiée vers 1900.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR,

présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

OceanofPDF.com

[1](#) Je n'ai jamais pu connaître la raison qui a poussé Marcel à faire la demande que contient cette lettre.

[2](#) *Bonheur manqué*, volume de vers de Porto-Riche.

[3](#) C'était probablement le premier voyage que Marcel Proust faisait dans ces provinces.

[4](#) Paru dans le *Figaro*.

[5](#) Albert Flament.

[6](#) Les grands collectionneurs de la sculpture de la Renaissance.

[7](#) Les murs dorés du quai Bourbon rappelaient à Marcel les mosaïques de Venise.

[8](#) Mme Simone la comédienne.

[9](#) La pièce d'Henri Bernstein.

[10](#) Ma propriété en Roumanie.

[11](#) Service anniversaire célébré à l'église roumaine.

[12](#) Une dame qui avait un salon et que Marcel Proust n'aimait guère.

[13](#) Allusion à une de mes pièces, restée inédite.

[14](#) Actrice à qui un médecin fit une opération de l'ordre de celle que suggère Proust.

[15](#) Bertrand de Salignac-Fénelon.

[16](#) Le marquis de Lauris.

[17](#) Pièce d'Edmond Sée, représentée au Théâtre-Antoine.

[18](#) Restaurant, rue Royale.

[19](#) Le duc d'Albufera.

[20](#) Le théâtrophone qui transmettait avant la radio, les opéras.

[21](#) Noneleff = Fénelon.

[22](#) L'ambassadeur Robert de Billy.

[23](#) Lucien Daudet.

- [24](#) Léon Daudet.
- [25](#) Dans notre vocabulaire le mot méchant s'était transformé en « moschant ».
- [26](#) Mme Bulteau a, sous le nom de Fœmina, fait paraître d'innombrables articles dans le *Figaro*, avant 1914.
- [27](#) Il s'agit de l'un des « salons » de Marcel Proust réunis en volume.
- [28](#) Le comte Mathieu de Noailles.
- [29](#) *Sire de Vergy*, pièce de Flers et Caillavet.
- [30](#) Article où je défendais la cause roumaine contre ses ennemis.
- [31](#) Château qui appartient au duc de Noailles.
- [32](#) Robert de Billy, ambassadeur de France.
- [33](#) Mon cousin Brancovan.
- [34](#) Secrétaire de Proust qui l'aïda dans la traduction de *Ruskin*.
- [35](#) Bertrand de Fénelon et moi.
- [36](#) Mon numéro de téléphone d'alors.
- [37](#) J'avais consulté Marcel sur l'emploi du mot « squire » dans une traduction que je faisais de *Galsworthy*.
- [38](#) Directeur du *Gil Blas*.
- [39](#) André Picard, auteur dramatique.
- [40](#) Ma propriété en Roumanie.
- [41](#) Le duc d'Albufera.
- [42](#) Quelques extraits en parurent dans le *Figaro* en 1904.
- [43](#) Courrieriste théâtral du *Figaro*.
- [44](#) Une pièce inédite.
- [45](#) Abel Deval, directeur du Théâtre de l'Athénée.

1. [DÉDICACE](#)
2. [EN GUISE D'INTRODUCTION](#)
3. [LETTRES à la princesse de Caraman-Chimay à Emmanuel Bibesco et à la princesse Bibesco](#)
 1. [Lettres à Emmanuel Bibesco.](#)
 2. [\[Lettres à la princesse Bibesco.\]](#)
4. [LETTRES à Antoine Bibesco](#)
 1. [UNE EXPÉRIENCE ET UN ÉCHEC](#)
5. [Ce livre numérique](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

 Couverture

OceanofPDF.com